BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE

DE PARIS

(SIÈGE SOCIAL : A LA SORBONNE)

N° 46

(X, 3)

SOMMAIRE :

Procès-verbaux des séances du 19 mars au 18 juin 1898. — Ouvrages offerts à la Société. — Variété : Des noms de métaux en basque, par H. de Charencey. — Inauguration de la statue de Bergaigne à Vimy (Pas-de-Calais), le 9 octobre 1898 : discours de MM. Émile Senart, Michel Bréal, Barbier de Meynard, Victor Henry. — Inauguration de la statue de Volney à Craon (Mayenne), le 30 octobre 1898 : discours de MM. Michel Bréal et Paul Boyer. — Notice sur le prix Volney, par M. Michel Bréal. — Index et table du tome X du Bulletin.

Ce bulletin est publié exclusivement *pour les Membres de la Société et n'est pas mis dans le commerce.*

PARIS

DÉCEMBRE 1898

SÉANCES DE L'ANNÉE 1899.

14 et 28 janvier.	15 et 29 avril.	18 novembre.
11 et 25 février.	13 et 27 mai.	12 et 16 décembre.
11 et 25 mars.	10 et 24 juin.	

Les séances ont lieu de cinq heures à six heures et demie du soir, dans une salle de l'École des Hautes Études, section des sciences religieuses (Sorbonne, galerie des sciences, escalier de gauche, au premier étage.)

L'élection du Bureau pour l'année 1899 aura lieu dans la séance du 17 décembre 1898.

COMPOSITION DU BUREAU POUR L'ANNÉE 1898.

Président : M. l'abbé Paul LEJAY, 119, rue du Cherche-Midi.

Vice-présidents : M. le général Théodore PARMENTIER, 5, rue du Cirque.
M. le docteur ROSAPELLY, 10, rue de Bucí.

Secrétaire : M. Michel BRÉAL, 70, rue d'Assas.

Administrateur : M. Louis DUVAU, 22, quai de Béthune.

Trésorier intérimaire : M. Louis DUVAU, 22, quai de Béthune.

Bibliothécaire : M. Théophile CART, 12, rue Soufflot.

Membres du Comité de publication : MM. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, R. DUVAL, L. HAVET, V. HENRY, L. LEGER, G. PARIS.

Les Sociétaires sont instamment priés de faire connaître immédiatement tout CHANGEMENT D'ADRESSE *à M. Louis DUVAU, administrateur de la Société, 22, quai de Béthune, à Paris. Cette notification est indispensable pour l'envoi régulier des Mémoires, Bulletins et Convocations.*

EXTRAITS DU RÈGLEMENT et DES STATUTS DE LA SOCIÉTÉ.

La cotisation annuelle doit être payée intégralement *dans les trois premiers mois* de chaque année.

Tout Membre qui, n'étant redevable à la Société d'aucune cotisation arriérée, aura versé une somme égale à dix cotisations annuelles, deviendra par ce fait Membre perpétuel.

Les Membres nouveaux ont droit à toutes les publications de la Société parues dans l'année de leur admission.

Ne peuvent toutefois être admis au bénéfice de cet article les Membres qui, élus à la fin de l'année (novembre et décembre), sont exemptés de la première cotisation.

Les Sociétaires qui en feront la demande à l'Administrateur de la Société recevront *pour moitié prix* la collection des fascicules des *Mémoires* antérieurs à l'année de leur admission ; la collection du *Bulletin* sera jointe *gratuitement* à l'envoi. Ils peuvent, aux mêmes conditions, se procurer des volumes ou fascicules isolés, dans la mesure où ceux-ci sont disponibles.

Contre remboursement des frais de poste, les numéros disponibles du *Bulletin* sont envoyés *gratis* aux Membres de la Société.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE

N° 46

PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES

DU 19 MARS AU 18 JUIN 1898

SÉANCE DU 19 MARS 1898.

Présidence de M. l'abbé LEJAY

Présents : MM. Adjarian, Cart, Chabot, de Charencey, Duvau, Henry, Kugener, Lejay, Meillet, Niedermann, général Parmentier, Pernot, Rambaud, Rosapelly, Rousselot.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté.

Hommages. — Voir p. clj.

Communications. — M. MEILLET étudie quelques formes analogiques du patois du Berri. Il remarque que là où l'analogie a le choix entre deux formes, l'une produisant hiatus, l'autre l'évitant, c'est cette dernière qui l'emporte comme moins désagréable à l'oreille.

Des observations sont faites par MM. de Charencey, Rousselot.

M. DE CHARENCEY étudie un certain nombre de mots basques présentant le préfixe *gar*.

M. PERNOT montre que le tsaconien ἀθί « frère » est bien l'équivalent du grec moderne ἀδερφός, et qu'il n'y a pas lieu

de l'expliquer, comme l'a voulu M. Hatzidakis, pas la glose d'Hésychius : ἀπφία : ἀδελφῆς ἢ ἀδελφοῦ ὑποκόρισμα.

M. Victor Henry étudie le mot breton *migourn* « cartilage » = gallois *migwrn* « cartilage » et « cheville ». Ce mot, au sens de « cartilage », doit être un emprunt à l'anglo-saxon *micgern* « graisse ». Au sens de « cheville », il y a eu sans doute confusion, en gallois, avec un quasi-homophone, représentant l'irlandais *mudharn*. Le suffixe apparent de *migwrn, migourn* a été ensuite étendu à d'autres mots désignant des parties du corps.

Des observations sont faites par MM. Duvau, Meillet.

Séance du 5 Avril 1898.

Présidence de MM. l'abbé Lejay et le général Parmentier.

Présents : MM. Adjarian, d'Arbois de Jubainville, Barbelenet, Boutroue, Bréal, Cart, de Charencey, Duvau, Halévy, Henry, Kugener, Lejay, Meillet, Mélèse, Montague, Niedermann, général Parmentier, Pernot, Rousselot, Mlle de Tchernitzky, M. Zünd-Burguet.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté.

Présentation. Est présenté pour être membre de la Société, par MM. Bréal et Duvau, M. Mario Mendez, professeur à l'Institut de Madrid.

Communications. M. l'abbé Rousselot étudie la nasalisation des voyelles suivies de nasales en français. Il y a des raisons physiologiques pour que ce phénomène se soit accompli à des dates différentes pour chacune des voyelles : la nasalisation étant d'autant plus facile que le voile du palais occupe une position plus basse dans la prononciation orale de la voyelle. Il est donc inexact de dire que la nasalisation a dû se produire également pour toutes les voyelles à une époque donnée. Par contre, il y a peu de chose à tirer de l'étude des assonances pour élucider cette question. Il faut,

en effet, remarquer que le phénomène de la nasalisation produit au point de vue acoustique des effets variés suivant la nature des voyelles nasalisées. En se nasalisant, *a, o e,* prennent des timbres très différents ; mais *eu, u, i* ne sont guére altérés. Ils ne le deviennent que par un nouveau changement qui fait passer, par exemple, *ũ* à *œ* nasal, *ĩ* à *ẽ*.

Un certain nombre d'observations sont faites par différents membres.

M. Bréal indique que la signification primitive du grec ἄν a dû être l'indétermination (non la condition, laquelle est exprimée par εἰ.) Il faut, avec G. H. Mueller, rattacher cette particule à ἀμόθεν, etc. Par contre, il faut en séparer complètement le latin *an*, qui, selon J. Darmesteter, contient une particule alternative (gr. ἤ) suivie de l'interrogation *ne*.

Des observations sont présentées par MM. Lejay, de Charencey. M. Henry insiste sur l'identité fondamentale des particules grecque et latine.

M. l'abbé Lejay classe les divers usages qu'on a fait de l'alphabet latin pour traduire des séries numériques. Il faut former un premier groupe avec les alphabets des *agrimensores* (éd. Lachmann, I, 309, 17 ; 358, 14 ; *Gr. lat.*, éd. Keil, IV, 330) ; quelques-uns de ces alphabets se trouvent isolément dans des mss. non encore signalés. A une autre catégorie appartient un alphabet numérique inédit, donné par les mss. de Paris B. N. 4860 et de Dijon 269. C'est une imitation du système numérique grec dont l'origine doit être cherchée dans l'enseignement des écoles de l'époque carolingienne et dans l'étude des comptations de Bède et de Raban Maur.

Des observations sont présentées par MM. Bréal, Duvau, Barbelenet.

Séance du 23 Avril 1898.

Présidence de M. l'abbé Lejay.

Présents : MM. Bonnardot. Boutroue, Bréal, Cart, de Charencey, Duvau, Halévy, Henry, Lejay, Meillet, Nieder-

mann, général Parmentier, Rosapelly, Rousselot, Mlle de Tchernitzky.

Assistant étranger: M. Sandfeld-Jensen.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté après observations de MM. Bréal, Rousselot.

Hommages. Voir p. clj.

Proposition d'échange. Une proposition d'échange de nos publications avec une revue est renvoyée à l'examen du bureau, qui statuera.

Élection. M. Mario Mendez, professeur à l'Institut de Madrid, est élu membre de la Société.

Présentations. Sont présentés pour faire partie de la Société, par MM. Bréal et Verrier, M. Sandfeld-Jensen, docteur en philosophie de l'Université de Copenhague, 31, boulevard Saint-Michel, Paris; par MM. Duvau et Lejay, la Bibliothèque universitaire de Rennes.

Communications. M. Duvau étudie la règle de syntaxe espagnole, qui veut que le complément d'un verbe transitif soit précédé de la préposition *á* quand ce complément est un nom de personne. Il montre que cette conception du complément comme but de l'action a son pendant dans la règle latine qui considère le sujet logique du verbe passif comme point de départ de l'action quand ce sujet est un nom de personne. En dehors des cas où elles sont dues à l'influence d'une langue voisine, des innovations de ce genre ne peuvent se produire que quand, par une cause quelconque, la tradition grammaticale est rompue, et que la logique se substitue à la tradition.

Des observations sont faites par différents membres.

M. Halévy communique différentes remarques. Il explique le nom turc de l'étain *galay*, par le nom de la capitale de Malacca, *Queḍa*, dans les écrits arabes *Qalah*. — Le nom syriaque de deux mois à l'entrée de l'automne, qui se rattache à l'assyrien *kinunu* « brasier », n'est qu'une adaptation du mot perse *athriyādiya* « culte du feu ». Le culte du feu avait donc passé des Perses chez les Araméens païens.

Le mot *qanišqân-în*, nom d'une sorte de coupe dans l'araméen talmudique, doit être le nom d'un roi Scythe, employé pour désigner le vase où les Scythes buvaient. — Enfin la

légende grecque de la naissance des abeilles, qui sortaient de la chair corrompue d'un bœuf, a son pendant dans la légende de Samson et des abeilles trouvées dans le corps d'un lion.

M. de Charencey étudie les traces du celtique dans la langue de l'Espagne. Il est probable que beaucoup de termes gaulois y existaient, en effet, avant que l'Espagne fût romanisée. A cette catégorie appartiennent sans doute le nom des Baléares, et la premiére partie de celui des *Edetani*.

Des observations sont faites par MM. Duvau, Rousselot.

M. le général Parmentier étudie le breton *glin* « genou », v. irl. *glūn*. La liquide *l* ne se retrouve pas dans le latin *genu*, gr. γόνυ, etc.; mais elle existe dans les mots qui désignent le genou dans différentes langues slaves. C'est sans doute de cette forme plus pleine qu'il faut partir pour restituer la forme commune du mot dans les langues qui ne présentent pas l'*l*.

Des observations sont faites par M. Bonnardot.

M. l'abbé Rousselot examine le traitement du groupe latin *kl* dans une zone du domaine gallo-roman qui va de Montluçon jusqu'aux limites des langues germaniques: *kl*, passé d'abord à *kl̓* y est devenu *k̓l* puis *χ̓l*. Dans l'arrondissement de Brioude, ce groupe a abouti à un *š* mouillé où l'on perçoit quelque chose comme une *l*, sans que *l* soit effectivement prononcée. Ceux qui parlent ce patois ont le sentiment d'émettre un son simple.

Des observations sont faites par différents membres.

Séance du 7 mai 1898.

Présidence de M. l'abbé Lejay.

Présents : MM. d'Arbois de Jubainville, Bauer, Cart, Duvau, Henry, Lejay, Meillet, Niedermann, Rosapelly, Rousselot, Sourdille, Mlle de Tchernitzky, M. Wilbois.

Excusés : MM. Aymonier, Boutroue, général Parmentier.

Assistant étranger : M. Vendryès.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté.

Hommages. Voir page clij.

Élection. M. Sandfeld-Jensen est élu membre de la Société.

Est également admise la Bibliothèque universitaire de Rennes.

Présentation. MM. Victor Henry et A. Meillet présentent pour être membre de la Société M. Joseph Vendryès, agrégé de l'Université 90, rue de Vaugirard, Paris.

Communications. M. V. Henry présente l'étymologie des mots bretons suivants : 1° *dôgan* « mari trompé », variante *daou-gan,* proprement « qui a double chant », euphémisme pour *coucou* ;— 2° *kilevardon* « porc frais », proprement « viande de Leeuwarden » ; — 3° *dalif* « posthume », dérivé de *dalé* « tard, retard, délai », à l'aide du suffixe français de *tardif.*

M. Henry revient ensuite sur la particule grecque ἄν et ses équivalents latin, gothique et irlandais. Le sens potentiel se retrouverait cristallisé dans *forsitan (fors sit an).*

Des observations sont faites par MM. d'Arbois de Jubainville, Lejay, Duvau.

M. d'Arbois de Jubainville étudie la spécialisation différente qu'aurait prise l'idée de « courir », dans lat. *currus,* gaulois *carros* « char », d'une part, et allemand *ross,* angl. *horse,* d'autre part. Le sens de « cheval » est postérieur à celui de « char » ou « attelage ». La langue homérique, où inversement ἀφ' ἵππων peut signifier « de son char » indique comment ce changement de sens a pu se produire. — Des observations sont faites par MM. Rousselot, Sourdille.

M. d'Arbois propose ensuite de voir dans une étymologie populaire du nom de la déesse Ἀθήνη : *ἀ-τι-θηνη, l'origine de l'idée de virginité attribuée à cette déesse.

M. Sourdille présente à ce sujet des observations tirées principalement de la comparaison de la mythologie égyptienne.

M. Meillet conteste que le vocalisme radical indo-européen du superlatif ait été différent de celui du comparatif.

L'opposition grecque κράτιστος κρέσσων est de date récente ; elle est due à l'intrusion au superlatif du vocalisme du positif, intrusion qui a été empêchée au comparatif par la différence des consonnes. L'hypothèse d'une accentuation primitive sur la finale des superlatifs repose sur une mauvaise interprétation des formes sanscrites comme *jyesṭhá* « le plus ancien », etc., dont l'accentuation est analogique des noms de nombre ordinaux.

Séance du 21 mai 1898.

Présidence de M. l'abbé Lejay.

Présents : MM. d'Arbois de Jubainville, Boutroue, de Charencey, Duvau, Kugener, Lejay, Meillet, Niedermann, général Parmentier, Pernot, Rosapelly, Rousselot, Mlle de Tchernitzky, M. Vendryès.

Excusés : MM. Bréal, Cart, Henry.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et déposé.

Hommages. Voir page clij.

Nouvelles. M. le Président se fait l'interprète de la satisfaction causée à la Société par la nouvelle que le prix Volney vient d'être décerné à notre confrère M. Meillet pour son livre sur *le génitif accusatif slave*.

Élection. M. Joseph Vendryès est élu membre de la Société.

Présentation. MM. G. Paris et Michel Bréal présentent pour être membre de la Société M. Léopold Constans, professeur à l'Université d'Aix-Marseille, à Aix-en-Provence (Bouches-du-Rhône).

Communications. M. de Charencey présente l'étymologie de quelques noms de métaux en basque. C'est à l'espagnol que l'euskarien a emprunté le nom des métaux suivants : acier, airain, bronze, cuivre, or, mercure. Les autres sont également empruntés soit à un idiome néo-latin, soit à des

idiomes de différentes familles : en tous cas, ils ne sont pas indigènes.

M. Meillet propose de rattacher gr. ἵημι plutôt au latin *iacio* qu'à *sero*. En effet l'idée la plus voisine de celle qu'exprime *sero*, celle de « graine », est exprimée par un même mot dans toutes les langues qui ont en commun d'une façon certaine la racine *sē*, mais l'est, en grec, par un mot différent.

Il étudie ensuite l'influence analogique exercée en arménien sur le génitif des noms de parenté féminins, puis masculins, par le génitif *knoǰ* du mot signifiant « femme ».

Des observations sont faites par MM. d'Arbois de Jubainville, Rousselot.

M. l'abbé Rousselot étudie la forme du pronom démonstratif « ce, ça », dans le patois de Cellefrouin (*ko*) et dans les patois voisins (*ka, ko, kol*). Toutes ces formes remontent à *eccu illu*. Il indique à ce propos la possibilité d'expliquer le français *ça* comme venant de *cel* (*ecce illu*).

Des observations sont faites par MM. Meillet, Pernot, Duvau.

Ensuite M. l'abbé Rousselot propose de voir dans *affre* (d'où *affreux*), le substitut régulier du latin *asperum*. La phonétique des patois des Alpes rend également compte de l'italien *afro*. L'origine germanique est rendue peu vraisemblable par la date relativement récente à laquelle le mot apparaît dans les textes français.

M. Duvau expose que le rapprochement de *mespilum* = *nèfle*, d'une part, la difficulté de l'équivalence germ. *aibhor, eiver*, franç. *affre*, d'autre part, l'avaient amené à la même conclusion.

Séance du 4 juin 1898.

Présidence de M. l'abbé Lejay.

Présents : MM. d'Arbois de Jubainville, Bauer, Bréal, de Charencey, Duvau, Finot, Halévy, Henry, Lejay, Meillet,

Niedermann, Osthoff, général Parmentier, Rosapelly, Rousselot, Mlle de Tchernitsky, MM. Vendryès, Wilbois.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté.

M. Bréal signale la présence parmi l'assemblée, de notre confrère M. H. Osthoff, professeur à l'Université d'Heidelberg.

Hommages. Voir p. clij.

Élection. M. Léopold Constans, professeur à la Faculté des lettres d'Aix-en-Provence, est élu membre de la Société.

Communications. M. Halévy examine le rapport des deux noms, grec et latin, de Carthage. Καρχηδών est assez exactement transcrit du phénicien. *Carthago* pourrait représenter un autre nom de la même ville, son nom religieux.

Des observations sont faites par MM. le général Parmentier, Bréal, qui préféreraient voir dans le nom latin une altération du nom grec.

M. Halévy étudie ensuite un passage de l'*Atharva-Véda* (I, 25, 2 *c* et 3 *c*), dont M. Victor Henry a traité, *Journal Asiatique*, 9e série, x, p. 511 ; il propose de voir dans l'énigmatique *hrūḍur* un emprunt au grec χλωρός.

M. Victor Henry objecte que la date très basse que supposerait un pareil emprunt ne saurait être démontrée, comme le veut M. Halévy, par le rapprochement d'une autre conjuration, analogue il est vrai, mais qui n'est pas nécessairement de la même époque que le texte en question. De plus, si les Hindous avaient emprunté le grec χλωρός, ils lui auraient probablement donné la forme d'un thème en *a*, non en *u*, et auraient remplacé le χ grec par leur *kh*.

M. Halévy présente de nouveau quelques observations.

M. Bréal étudie une série de mots latins :

1° *Calumnia* serait dérivé de **calumnus* emprunté au grec καλούμενος dont le sens propre serait « celui qui cite en justice ». Le verbe *caluor* loin d'être, comme on l'admet d'ordinaire, le primitif de *calumnia*, en serait dérivé : il aurait été fait d'après *calumnia*, sur le modèle de *vertumnus, uerto : alumnus, alo*, etc. Des observations sont faites par MM. de Charencey, d'Arbois de Jubainville, Osthoff ;

2° *Radius* vient du grec ῥάβδος ou ῥαβδίον : c'est un mot faisant partie de la langue de l'enseignement ;

3° *Arcera,* dans La loi des XII tables ne doit pas être séparé de *arca ;* le procédé de dérivation est le même qui a donné *anser,* etc. ;

4° *Odi,* « haïr », a été rapporté par M. L. Havet, à la famille de *odor.* M. Bréal complète cette conjecture : on a dû dire d'abord *mihi odit* avant de dire *odi* (cf. gr. ὄδωδα qui ne se dit que des choses).

Enfin, M. Bréal signale le renversement des termes du composé grec Μινώταυρος dans le *Θevrumines* d'un miroir étrusque récemment découvert. On a là une indication ou l'ordre des mots propre à l'étrusque.

Une observation est présentée par M. Henry,

M. Victor Henry donne lecture d'une note de M. Edwin Fay sur lat. *fas, fanum,* etc. M. Fay établit l'équivalence rigoureuse, au point de vue phonétique, de *fas* et de θέμις (prototype *dhəms,* avec, en grec. l'insertion d'un ι comme dans l'impératif ἴσθι). *Fanum* est pour *dhəsno-m.*

M. Bréal rappelle à ce propos qu'il a lui-même proposé, il y a une dizaine d'années, d'identifier *fas* et θέμις.

Séance du 18 juin 1898.

Présidence de M. l'abbé Lejay.

Présents : MM. d'Arbois de Jubainville, Boutroue, de Charencey, Duvau, Henry, Lejay, Meillet, Mélèse, Niedermann, général Parmentier, Rousselot, Vendryès, Wilbois.

Excusé : M. Cart.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté.

Hommages. Voir p. clij.

Présentation. Est présenté pour faire partie de la Société, par MM. Bréal et Duvau, M. E. de Montalk, professeur à University-Collège, Auckland (Nouvelle-Zélande).

Communications. M. de Charencey étudie les deux mots basques *maka, mako,* qui sont probablement d'origine néo-latine, mais qui ont subi un changement considérable dans leur signification. Ces changements, très fréquents dans toutes les langues par les mots d'origine étrangère, rendent particulièrement difficile l'analyse étymologique de basque où les éléments indigènes sont en minorité.

Il propose ensuite de voir dans le nom de la Maurétanie un dérivé d'un mot ibère signifiant « rocher », le Maroc, vu de l'Espagne, se présentant en effet comme une côte rocheuse.

M. V. Henry signale dans un patois alsacien, l'expression *d^er englisch Herre*^n pour l'*Ave Maria*. C'est avec une altération du premier mot et la traduction du second, l'équivalent de « Angelus domini ». Cette expression toute locale était probablement à l'origine un sarcasme à l'adresse des catholiques.

Des observations sont faites par MM. d'Arbois de Jubainville, le général Parmentier.

M. l'abbé Rousselot fait l'histoire de la diphtongue française *oi*. Il examine les différentes prononciations dans la région de Paris, et donne à ce propos quelques détails sur les particularités de prononciation des différents quartiers de la ville.

Des observations sont faites par M. d'Arbois de Jubainville.

M. d'Arbois de Jubainville rappelant que le droit grec autorise le mariage entre frère et sœur consanguins, mais non entre frère et sœur utérins, propose de mettre ce fait en rapport avec la particularité du vocabulaire grec, qui a perdu les mots indo-européens pour « frère » et « sœur » et les a remplacés par de nouveaux mots ayant le sens de « frère, sœur utérins ».

Des observations sont faites par MM. de Charencey, Meillet, Boutroue.

Fixation du jour de la prochaine séance. Le tableau distribué au commencement de l'année prévoit une séance pour le 2 juillet prochain : mais plusieurs des personnes présentes annoncent qu'elles auront quitté Paris à cette

époque ; quelques-uns des membres les plus assidus d'ordinaire aux séances de la Société, l'ont déjà quitté. Dans ces conditions, après un échange de vues entre les membres présents, il a semblé préférable de remettre après les grandes vacances la prochaine réunion.

Élection. Cette réunion se trouvant ainsi la dernière de l'année, il est, conformément aux précédents, statué immédiatement sur la candidature proposée au début de la séance. M. de Montalk est déclaré admis dans la Société.

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ

---

5 *mars* 1898.

PENAFIEL (Dr Antonio). *Nomenclatura geografica de México. Etimologías de los nombres de lugar correspondientes a los principales idiomas que se hablan en la republica (1re et 2e parties).* Mexico, 1897, 1 vol. in-4, VII + 222 + 336 p. + 109 pl. (Offert par l'auteur.)

E. KUNIK. *Lechica. (Coup d'œil critique sur la manière dont on a jusqu'à présent envisagé la question du Lech).* Lemberg, 1898 (extrait du *Kwartalnik historycny*, XII, 1), broch. in-8, 24 p. (Offert par M. Baudoin de Courtenay.)

Izvestia obchtchestva archeologie, etc. Vol. XIV, fasc. 1, 2 et 3. (Offert par les éditeurs.)

19 *mars* 1898.

THOMSEN. *Karl Verner* (Notice nécrologique. Extrait de la *Nordisk Tidsskrift*, p. 187-207). 1 broch. in-8. (Offert par l'auteur.)

THOMSEN. *Inscriptions de l'Orkhon déchiffrées par Vilh. Thomsen.* Helsingfors, 1896. 1 vol. gr. in-8 (224 p.). (Offert par l'auteur.)

Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung..... Hergg. v. Kuhn. Bd XXXIV, Registerheft. (Offert par l'éditeur.)

23 *avril* 1898.

LAUER et CARRIÈRE. *Grammaire arménienne par M. Lauer*, traduite, revue et augmentée d'une chrestomathie et d'un glossaire par A. Carrière. Paris, Maisonneuve et Cie, 1 vol. in-12 (XIV-220 p.). (Offert par Mme de Tchernitsky).

Bulletin des séances de la Société philologique (Organe de l'Œuvre de Saint-Jérôme) rédigé par les Secrétaires, tome II. Paris, Klincksiek, 1 vol. in-8 (245 p.) (Offert par M. de Charencey.)

7 *mai* 1898.

Bulletin de la Société de Linguistique de Paris, n° 45. — Paris, avril 1898.
Mémoires de la Société de Linguistique de Paris, tome X, 3e fasc. — Paris, 1898.
Godefroy. *Dictionnaire de l'ancienne langue française*, fasc. 85, 86, 87, 88, 89. (Don du Ministère de l'Instruction publique.)

21 *mai* 1898.

Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung (Journal de Kuhn) Bd XXXV. Neue Folge Bd XV, fasc. 4. (Offert par l'éditeur.)

4 *juin* 1898.

Aymonier. *Voyage dans le Laos, 2e partie.* Annales du Musée Guimet, Bibl. d'études, tome VI. Paris, Leroux, 1897, 1 vol. gr. in-8 (360 p.) (Don du Ministère de l'Instruction publique.)
Menant. *Les Parsis, histoire des communautés zoroastriennes de l'Inde.* Annales du Musée Guimet, Bibl. d'études, tome VII. Paris, Leroux, 1898, 1 vol. gr. in-8 (480 p.). (Don du Ministère de l'Instruction publique).
Göteborgs Högskolas Arsskrift. Bd III, Göteborg, 1897, 1 vol. gr. in-8 (env. 600 p.) (Offert par l'Université de Gothembourg).
De Charencey. *Yama, Djemschid et Quetzacoatl.* Caen, 1898, 1 broch. in-8 (22 p.). (Offert par l'auteur.)

18 *juin* 1898.

Zivaya Starina (l'antiquité vivante), tome VII, fasc. 3 et 4. (Offert par les éditeurs.)
Journal asiatique : tome X, n° 3; tome XI, n° 1 et n° 2. (Offert par la Société Asiatique.)
Bulletin de la Presse, nos 57 à 62 (12 mai 1898—16 juin 1898.) (Offert par l'éditeur.)
Schrijnen. *In het Folklore*, Ruremonde 1898, 1 broch. in-8 (45 p.). (Offert par l'auteur.)

AVIS

Nos confrères sont instamment priés de vérifier sur la liste des membres de la Société, inséré dans le fascicule X, 6 des Mémoires, qui va paraître, les indications qui les concernent, et d'adresser les rectifications éventuelles à l'Administrateur de la Société, M. Louis Duvau, 22, quai de Béthune, Paris.

VARIÉTÉS

DES NOMS DE MÉTAUX EN BASQUE

C'est à l'espagnol que la langue euskarienne a emprunté la plupart de ses noms de métaux. On en jugera par la liste suivante, tirée pour le dialecte guipuscoan du *diccionario trilingue* de Larramendi et pour le dialecte bas-navarrais, du vocabulaire de Salaberry, (Bayonne, 1856). Nous conservons l'orthographe suivie par ces auteurs, indiquons par (L), les mots que donne le premier d'entre eux et par (S), ceux que nous empruntons au second.

Inutile d'ajouter que l'on n'a pas à rechercher ici d'où l'espagnol a pris les noms de métaux par lui transmis au basque.

NOMS DES MÉTAUX	BASQUE	ESPAGNOL
Acier.	(L.) *alzairu* (S.) *alzeir*	*acero*
Airain.	(L.) *alambre, arambre*	*alambre*
Bronze.	(L.) *bronce*, pron. *bronse*	*bronce*
Cuivre.	(L.) *cobre*	*cobre*
Etain.	(L.) *estañu*	*estaño*
Or.	(L.) *urre, urregorri* (S.) *urhe*	*oro*
Vif argent, mercure.	(L.) *azogue*	*azogue*

Ce tableau ne donnera pas lieu à de longues observations,

Faisons observer seulement que *l* dans *alzeir* est adventive comme dans *moldesi*, « modestie ». Quant à *urregorri*, litt. « or rouge », de *gorri*, « rouge » et qui est employé par Larramendi, comme synonyme parfait de *urre*, il pouvait bien à l'origine avoir possédé un sens plus restreint, désignant simplement la variété la plus foncée de cette substance, par opposition à l'or pâle.

Un autre nom de métal qui, sans être spécialement espagnol, possède cependant une origine néo-latine, c'est celui de *menastori*, « laiton », litt. « métal jaune ».

En effet, il est formé de *mi, mia*, « mine, miniére », mais avec suppression d'une syllabe finale comme dans *bapo*, « vantard », abréviation de l'espagnol *baposo*, « baveux ».

En effet, nous pouvons citer l'espagnol, portugais et italien, *mina* (même sens) ; le vieux provençal *mena, mina*. Ajoutons, par parenthèse, que Littré attribuerait volontiers à ces termes une origine celtique. Il nous cite, par ex. le gaëlique ou écossais *mein, meun, meiun* « mine », ainsi que l'erse ou irlandais *minn* (M. S.) et le kimrique ou gallois *mionn*. Diez, à la vérité, se déclare d'un autre avis ; il veut rattacher le mot *mine* au latin *minium* « vermillon » qui, en effet, avait donné naissance au vieux français *mine* désignant le même minéral. Inutile d'ajouter que l'explication de Littré nous semble préférable.

Étudions maintenant la finale *sta*. Elle répond en basque à nos expressions « garni de, muni de, où il y a ». Ex : *ezkosta*, « cirer », de *ezko*, « cire » ; — *zedarresta*, « borner, limiter », de *zedarre*, « borne, limite. » — *Phulusta*, « certaine quantité, bon nombre » de notre mot français « foule » etc., etc.

Reste enfin l'adjectif *hori, ori*, « flavus ». Nous n'hésitons pas à y reconnaître le béarnais *lauret*, « doré », mais avec chute, à la fois du *l* initial, comme dans *aderallu*, « brique » (de l'espagnol *ladrillo*) et du *t* final ainsi que dans *friko*, du français « fricot ».

Passons maintenons à quelques autres noms de métaux dont l'origine semble différente. L'on citera :

1° *Berun*, « plomb » qu'il serait plus que téméraire, pensons-nous, de vouloir faire venir du latin *plumbum*. Ce

terme semble bien indigène et ne signifier autre chose que « chose molle, ce qui est peu résistant » de *bera,* « mou, amollir » et d'une désinence *un* souvent employé pour former des substantifs ; Ex : *ezagun,* « connaissance, de *ezagut,* « cognoscere » ; — *alhargun,* « veuf », de l'espagnol *alargado* ; — *lagun,* « ami » litt. « associé » d'origine probablement germanique et à rapprocher du vieux-norrain *lag,* « loi, règlement, association » d'où le terme *lag-madr,* « associés, gens soumis aux mêmes règlements, à la même loi » ; — *laxun,* « chaux » litt. « ce qui sert à blanchir, à nettoyer », de *laxa,* « lessiver, blanchir ».

Ce terme de « substance molle » convient on ne peut mieux au plomb, lequel avec l'étain constitue le moins résistant des métaux.

Ne concluons pas de ce qui vient d'être dit que les anciens Ibères aient spontanément découvert l'usage du plomb. Il a bien pu, en dépit du nom indigène de ce métal, leur être apporté par des gens d'une autre race.

2° *Zilhar, ra*; « argent » à rapprocher du vocable correspondant dans les dialectes germaniques et letto-slaves. Ex : allemand et moyen haut-allemand *silber* ; — vieux haut-allemand *silbar, silabar*; — hollandais *zilver* ; — vieux-saxon, *silobar* ; — anglo-saxon, *seolofer, seolfor* ; — anglais *silver* ; — suédois, *silfver* ; — gothique, *silubr* ; — lithuanien, *sidabras* (pour *sirabras*) ; — pruczi (forme accusative), *sirablan* ; — vieux-slavon, *sirébro* ; — russe *tsérébro* ; — polonais, *srébro*. Le lapon-norwégien *silbbo* a, évidemment, été pris au scandinave.

De toutes les hypothèses imaginées jusqu'à ce jour pour expliquer l'origine des termes en question, aucune ne semble réellement satisfaisante. Il n'est même pas probable qu'ils soient de provenance indo-européenne. On aurait plutôt lieu de les croire empruntés par les ancêtres des germains et des slaves à des populations allophylles.

En tout cas un argument à citer en faveur de l'origine germanique du basque *zilhar,* ce serait précisément la chute de la labiale aprés *l* ou *lh*. On en a un second exemple dans un autre mot basque qui semble, lui aussi, pris à la même source. Nous voulons parler de *chal,* « veau » répon-

dant à l'allemand *kalb* (même sens) ; — moyen haut-allemand, *kalp* ; — vieux haut-allemand *chalb* ; - anglo-saxon *cealf* ; anglais, *calf* ; — suédois et hollandais, *kalf* ; — vieux Norrain, *kalfr* ; — gothique *kalbô*, « génisse » que M. Kluge rapproche du sanscrit *gárbha*, « enfant, rejeton ».

Il convient de faire observer que le remplacement de la gutturale forte primitive par une chuintante si fréquente en français n'est pas, non plus, rare en basque ; Ex : *chano*, « coiffure en forme de bonnet de nuit » du béarnais, *canoo*, « tuyau », espagnol *canon* ; — *cherrent*, « vif, éveillé, soigneux » du vieux-béarnais, *courrent* ; « qui court » (le *o* de la première syllabe est ici devenu *e* en basque, comme dans *mendi*, « montagne » du lat. « *montem* ; — *leku*, « lieu, place » de *locum*.) — *Chimitch*, « punaise » du latin *cimex* (prononcez *kimex*), etc., etc.

Du reste, ce terme *zilhar* reparaît encore dans deux noms composés de métaux, à savoir *cillar bizi*, litt. « argent vif, argent vivant » servant parfois à désigner le mercure et *cirraide*, litt. « *argento cognatus* » désignant à l'occasion l'étain, pour *zilharaide*, cf. *aide*, « parent, allié ».

3° *Burdin* et dialectalement *burni*, « fer ». Nous avions cru d'abord pouvoir assigner une origine sémitique à ces mots et les rapprocher à la fois de l'hébreu *barzel*, « fer » et du syriaque *parzel* ; — assyrien, *parzillue* ; — arabe *firzil*, « barre de fer » que l'on s'est plu à faire venir d'un terme prétendu sumérien *barza*. Toutefois, l'on ne se rendrait pas bien compte de la transformation du *z* de Barzel en *d*.

L'affinité avec certains termes ougro-finnois, tels que l'ostyak *karte, korti*, « fer » — wotièque, *kort* ; — zyriène, *kœrt* ; — tchérémisse, *kirstné* ; — wogoule, *kert, kiert*, d'où peut-être le vieux-persan, *karetu* ; — persan moderne, *kâret* ; — boukhare, *gârd* ; — kourde, *ker* ; — ossète, *khard*, « couteau de fer » ; — lithuanien, *kárdas*, « épée » mérite, sans doute, de passer pour purement fortuite. On s'expliquerait difficilement le *k* primordial devenant *b* en basque. Quelles relations d'ailleurs ont pu exister depuis l'aurore des temps historiques entre les races de l'Europe orientale et les montagnards pyrénéens ?

La vérité, c'est que le terme *burdin* constitue un emprunt à la langue des riverains du Nil.

Aux époques les plus anciennes, les Égyptiens appelaient le fer *ba-en-pé* litt. « métal, substance du ciel », d'où le copte *bénipé*. Était-ce parce qu'il se rencontre dans les aérolithes sous forme de fer météorique? Ne serait-ce pas plutôt en raison de ses reflets bleus, rappelant en quelque sorte l'azur du ciel? On sait que le Zend-Avesta nous représente la voûte céleste comme fabriquée en acier.

Toutefois, vers le VIIe siècle avant notre ère, comme l'a constaté M. Brugsch, un nouveau nom apparaît pour ce métal, lequel, bien loin de supprimer le précédent, s'emploie concurremment avec lui, c'est le terme composé *ba-en bœrt,* litt. « le beyrouthain, la substance de Beyrouth ». Cela ne veut pas dire, à coup sûr, qu'il y eût des mines de fer aux environs même de la cité phénicienne, mais c'était de cet endroit qu'on expédiait ce métal pour l'Égypte. Le composé en question a passé, naturellement sous une forme abrégée dans les dialectes de l'Éthiopie. De là, l'amharique *birat,* « fer », le gheez *birt,* « bronze, laiton ». Son emploi pour désigner des métaux divers, sans doute, mais tous d'un usage courant, ne doit pas nous surprendre. Est-ce que les termes désignant le fer ou le bronze dans bon nombre de dialectes européens, Cf. latin *aes,* « bronze, cuivre » — irlandais, *iarn* « fer »; — gallois, *haiarn*; — bas-breton, *hoarn, houarn*; — anglo-saxon, *isern*; — anglais, *iron*; — vieux-norrain, *isarn*; — allemand *erz,* « bronze », ne se rattachent pas à la même racine que le sanscrit *âyas* dont la valeur primitive a dû être celle de « métal » ou plutôt de « cuivre »[1]?

Concluons de tout ceci que le basque *burdin* a bien la même origine que le gheez *birt* et, comme lui, doit se rendre litt. par « beyrouthain ». En effet la finale *in,* évidemment ajoutée par la suite au terme primitif, sert assez souvent en euskarien à former des noms ou des adjectifs: Ex; *urdin,* « gris, gris bleuâtre », litt. *porcinus* (color) de *urde,*

1. M. Schrader, *Sprachvergleichung und Urgeschischte,* Kap. VI, p. 276 (Iena, 1890).

« porcus » — *ezin,* « impossibilité », de *ez,* « non, ne pas » — *chotin,* « hoquet », litt. « action de teter », de l'espagnol *chotar,* « teter » — *buztin*, « argileux », litt. « ce qui est humide, aqueux », de *buzta,* « humecter, mouiller ». — *Adin,* « âge », abréviation du latin *aetatem,* de l'espagnol *edad,* etc.

Le terme en question peut donc être cité comme preuve de rapports plus ou moins directs ayant jadis existé entre le pays des Ibères et la vallée du Nil.

L'étude des lois phonétiques propres à l'euskara explique d'ailleurs la mutation de *burdin* en la forme dialectale *burni.* Le *d* primitif a parfaitement pu devenir un *n* comme dans *arno,* « vin », prononciation locale pour *ardo.* Quant à la chute du *n* final, on en citerait plus d'un exemple, ainsi le basque *alo* (interjection), « allons, en avant » de l'espagnol *alon* — *gerenno,* « étalon » de l'espagnol *garañon*, etc.

Un mot avant de terminer au sujet du basque *aitz* que l'on traduit parfois par « pierre » et que le vocabulaire de Salaberry ne présente que dans des composés tels que *aizkor,* « hache » — *aitzur,* « bêche » auxquels nous pouvons ajouter *aiztto,* « couteau ». *Aizkor*, a été expliqué souvent par « pierre élevée au bout d'un manche », cf. *gora* « en haut », *aiztto* par « petite pierre », de *tto* diminutif et l'on a voulu voir dans ces mots autant de vestiges de cette lointaine époque qui vraisemblablement précéda partout l'âge des métaux.

Mais, d'abord, rien ne prouve que l'emploi de ce mot *aitz* soit bien ancien ou du moins primitif en basque et l'on a tout lieu de douter que sa valeur originelle soit celle de « pierre ». C'est *harri* qui correspond spécialement au latin *petra.* Larramendi donne *aitz* ou *ach* comme traduction de l'espagnol *peñon,* « roche, rocher » et il se peut fort bien qu'au début, ces mots aient désigné toute masse dure et compacte d'origine métallique.

M. Mistral n'hésite pas à voir dans *aitz* un dérivé du latin *ascia* ; — vieux-provençal, *aissa, aissia, axa* ; — provençal moderne, *aisso* ; — catalan, *axa* desquels on s'était même plu à rapprocher le grec Ἀξίνη « hache » aussi bien que l'allemand *axt* (m. s.).

Sans aller jusqu'à partager cette manière de voir, nous reconnaissons que le basque *aitz* peut bien avoir une origine latine et se rattacher à *aes,* « cuivre, bronze ». Par la suite, son sens aura pris plus d'extension et il aura fini par signifier « roche, rocher » en général. Ne sait-on pas qu'en euskarien, le *tz* final représente volontiers un *s* du latin ; cf. *gorphitz*, « corps », de *corpus* ; — *laphitz,* « caillou », de *lapis* ; — *borthitz,* « fort », de *fortis* ?

Comte de Charencey.

INAUGURATION DE LA STATUE DE BERGAIGNE[1]

A VIMY (PAS-DE-CALAIS), LE DIMANCHE 9 OCTOBRE 1898

Discours de M. Émile SENART

Au nom de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

MESSIEURS,

On a accusé notre temps d'être prodigue de statues; on l'a raillé d'être prompt à prendre des clameurs de coterie pour le suffrage de l'avenir et une popularité d'un jour pour un gage d'immortalité.

Je ne redoute aucun reproche pareil pour le monument que nous vous avons conviés à inaugurer en l'honneur d'Abel Bergaigne.

Nous l'avons voulu simple comme fut l'indianiste éminent qu'il est destiné à faire revivre sous le ciel natal; nous le voulons durable comme les services qu'il a rendus à la science, comme l'honneur que, par ses talents et par son caractère, il a fait à son pays.

Après dix ans, une longue épreuve dans ce siècle distrait et pressé, le souvenir de Bergaigne demeure, à l'Académie des Inscriptions, aussi vivant qu'à la première heure. Et c'est dans un sentiment très réfléchi de la valeur de son

1. BERGAIGNE (Abel-*Henri-Joseph*), membre de l'Institut (Académie des Inscriptions et belles-lettres), directeur d'études à l'École pratique des hautes études, professeur de sanscrit et de grammaire comparée à la Faculté des lettres de Paris. — Membre de la Société de Linguistique de Paris en 1864; secrétaire adjoint en 1868 et 1869; vice-président de 1873 à 1878; président en 1879. Décédé le 6 août 1888.

œuvre, que notre Compagnie, essayant d'ajouter quelque chose à l'hommage si autorisé qu'a naguère rendu déjà à Bergaigne notre vénérable secrétaire perpétuel, M. Wallon, m'a délégué l'honneur d'apporter ici son solennel témoignage.

La vie d'Abel Bergaigne a été toute de méditation et de travail; elle tient tout entière dans sa pensée, dans son enseignement, dans ses livres.

Né à Vimy en 1838, il avait été dirigé vers l'administration des finances par son père, qui lui-même y avait fourni une carrière honorable. Il n'y fit qu'un stage assez court. Il secoua vite des occupations qui satisfaisaient mal ses aspirations natives : il se donna à la recherche savante. Des études solides l'y avaient préparé; la curiosité contemplative de son esprit l'y attirait impérieusement.

Naturellement tourné vers les grands problèmes des origines, fasciné surtout par les origines religieuses, il découvrit rapidement dans la linguistique indo-européenne, puis dans les antiquités religieuses de l'Inde, le champ de prédilection marqué à son activité robuste. En 1868, il devenait, à l'École des Hautes Études, répétiteur de sanscrit; en 1885, membre de l'Institut et titulaire à la Sorbonne d'une chaire, créée pour lui, de sanscrit et de grammaire comparée. Dès 1888 il nous était enlevé en pleine force, en pleins projets de laborieux avenir.

Et voilà en deux mots tout le cadre de cette existence courte mais bien remplie. Elle n'a connu que deux événements, l'un national, l'autre privé. Profondément tristes l'un et l'autre, ils ont, l'un et l'autre, lourdement pesé sur cette âme délicate, impressionnable et tendre.

Comme toute sa génération, Bergaigne s'était senti irréparablement atteint par les désastres de 1870, qui laissèrent la patrie meurtrie et diminuée. Cependant il était de ceux qui, dans les malheurs publics, voient pour chacun un motif nouveau d'application tenace et d'effort rédempteur. Il tenait bien par là à cette forte terre où il était né. Il était de ceux qui comprennent que tout relèvement collectif est fait d'initiatives individuelles, que, à travers toutes ses épreuves, quelles qu'elles soient, la Mère commune n'est forte

que des énergies unies de tous ses enfants. Il s'enfonça dans sa tâche avec une sorte d'ardeur farouche.

Cependant le temps avait marché; il venait, par une union de choix, de s'assurer enfin les joies les plus pures et les plus douces de la famille; au bout d'un an, en peu de jours, la femme tendrement aimée lui était ravie après l'enfant qu'elle venait de lui donner. Cet inguérissable deuil devait voiler tous les jours qui lui restaient à vivre. Mais l'âme de Bergaigne était religieuse et vaillante. Inaccessible à l'oubli, jalouse de son amère et chère douleur, elle était digne de se rasséréner aux nobles tâches, aux hautes espérances.

Sa vie sévère, généreuse, toute pénétrée par le rayonnement de ce souvenir dominateur, cruel et doux, reste, dans sa pénombre fière, nimbée de cette double mélancolie d'un déchirement intime qui ne voulut jamais être cicatrisé, d'une fin précoce et brutale.

C'était, Messieurs, à la veille de ce fatal voyage que devait si brusquement interrompre un accident mortel, à la dernière séance de l'Académie où il m'ait été donné de retrouver Bergaigne. La joie même qu'il éprouvait à rejoindre ces montagnes aimées dont la sérénité hautaine s'accommodait si bien au tour habituel de son esprit, ne lui faisait point oublier ses recherches suspendues. A l'heure du départ il me parlait du retour, il me parlait de l'avenir où semblait plonger son bon regard bleu, éclairé d'un sourire un peu las. « Il me faut, me disait-il, dix ans encore de travail. D'ici là j'aurai achevé ma traduction du *Rig Veda*; je serai tout à la poésie. »

Les dix ans sont révolus, et nous voici réunis pour proclamer très haut que, s'il lui a été refusé d'achever sa tâche telle qu'il l'avait conçue, il a bravement fourni sa journée de travailleur fécond. Il ne lui a pas été donné de réaliser sa chimère, si noble dans sa candeur touchante, de vouer à la seule poésie les dernières ardeurs d'une grande vie de travail; mais poète il fut, au sens large et essentiel, durant toute sa carrière. Qui dit poésie dit création, sensibilité inventive, vue colorée, sympathie vibrante. Bergaigne ne cessa jamais de porter, jusque dans la philologie la plus

ténue, le tourment des curiosités les plus vastes et les plus hautes, de vivifier et d'étendre, par les ressources d'une imagination alerte, les données positives, incomplètes et ternes. Ce ne fut pas le moindre des signes auxquels l'Académie reconnut en lui un savant digne de ce nom, un de ces pionniers de bonne race, aussi entreprenants que modestes, auxquels sont dus ses encouragements les plus chaleureux.

On va vous dire tout à l'heure ce que, dans les travaux qu'il a abordés, il a déployé de recherche vigoureuse, de consciencieuse information, d'originalité solide. Combien j'aimerais moi-même à rappeler quelle fut, dans le cercle d'études qui nous était plus particulièrement commun, la souplesse fortement trempée de ses aptitudes : un jour initiateur d'une exégèse védique pénétrante, convaincue jusqu'à l'intransigeance, ingénieuse jusqu'à la subtilité, le lendemain interprète patient, explorateur lumineux des documents épigraphiques que nous livrait à l'improviste le Cambodge!

Je n'ai pas le droit de m'attarder. Je veux aller tout de suite au sentiment qui est dans notre esprit à tous, qui a, plus que tout autre, inspiré la manifestation de ce jour. Nous avons cherché à l'exprimer en raccourci sur cette pierre, en la consacrant dans une mesure égale, dans une union indissoluble, à l'homme et au savant.

Un trait, en effet, marque la physionomie de Bergaigne, une impression rend, entre toutes, sa mémoire inviolablement respectable et chère à tous ceux qui ont suivi sa vie et pesé son œuvre : c'est la rare unité dans laquelle l'une et l'autre semblent se fondre ; belle harmonie de toutes les puissances d'une âme très pure s'épanouissant d'un mouvement égal, en droiture, en bonté, en attachements immuables, et en travail désintéressé, en pensée sincère, en fortes initiatives.

C'est bien ce que sentait notre excellent confrère M. Hamy, proche compatriote de Bergaigne, quand, le premier, il conçut le projet que couronne cette journée. Il y intéressa d'abord la Société des Rosati, qui s'honore de le compter parmi tant de membres distingués ; et c'est elle qui a constitué le premier cadre de notre comité. Elle

nous a donné l'artiste habile qui, sans avoir connu personnellement Bergaigne, mais aidé des souvenirs d'un confrère illustre, M. Paul Dubois, a su faire revive cette figure où, à travers tant de mobiles gradations, se reflétaient si clairement une énergie enjouée, une gravité méditative, de mystiques enthousiasmes.

Toute notre reconnaissance à ces premiers artisans de l'œuvre commune. Je leur associe d'un cœur bien touché tous ceux qui, par leur concours empressé, ont hâté le succès. Vous me permettrez en particulier, monsieur le Ministre, de vous remercier ici de l'appui libéral que nous a accordé votre administration. Votre présence en double le prix.

Au nom du comité et des souscripteurs, il me reste, monsieur le Maire, à vous confier, et par vous à toute la population de Vimy, cette image d'un concitoyen dont le nom doit vous demeurer cher. Nous ne vous la remettons pas comme un vain ornement de cette place que vous avez parée pour l'accueillir; nous voudrions qu'elle fût là en exemple pour les générations qui vont grandir à son ombre, qu'elle se mêlât pour elles aux souvenirs toujours aimés, aux inspirations souvent décisives des premières années.

Le nombre est bien petit de ceux qui se sentiront appelés à fouler les sentiers de Bergaigne dans des recherches austères. Mais le savant, volontiers solitaire et un peu sauvage, ne sépara jamais l'ambition des découvertes scientifiques d'un fier idéal de perfection, du dévouement le plus passionné au pays. Par là du moins il peut servir de modèle à tous, aux plus humbles comme aux plus cultivés. Et cette récompense n'est-elle pas particulièrement due à un homme qui, vivant, par sa sincérité invariable, par son ardeur communicative, par sa cordialité ingénieuse, fut pour un grand nombre l'apôtre irrésistible des causes généreuses auxquelles il s'était donné? Tous ses confrères, tous ses amis s'en souviennent. Ce bronze attestera ici l'estime affectueuse et la piété fidèle qu'ils gardèrent à celui qui les a trop tôt quittés.

Discours de M. Michel Bréal

Au nom de l'École des Hautes Études et de la Société de Linguistique de Paris.

Messieurs,

Dix ans se sont écoulés depuis que nous parvenait la nouvelle désolante de la mort d'Abel Bergaigne. Vous vous rappelez quel fut le deuil général de voir disparaître, par une catastrophe si imprévue, cette nature exquise. Outre la perte de l'ami nous avions le chagrin de voir se creuser un tel vide dans la science. Bergaigne était enlevé au moment où il se sentait en pleine production, en plein travail de découverte. C'était le mineur frappé dans la mine à l'heure où il va apporter au jour les trésors qu'il a dégagés de la terre.

Le sentiment de ce coup cruel est resté vivant. Aussi, quand il a été parlé d'un monument perpétuant sa mémoire, les sympathies se sont déclarées de toutes parts, en peu de temps la souscription était couverte.

Aujourd'hui, après dix ans, nous pouvons envisager d'un œil plus ferme cette carrière si brusquement interrompue. Bergaigne avait assez fait pour que son nom reste à jamais marqué dans l'histoire de la science. On ne pourra jamais s'occuper des Védas, ni, en général, d'études religieuses, sans parler de la révolution que ses livres ont produite dans cet ordre de recherches. D'autres ont pu continuer dans le sillon qu'il avait ouvert, mais le mérite de l'initiative lui appartient. La caractéristique de l'esprit de Bergaigne était l'originalité : il ne pensait pas d'après la pensée d'autrui, il voyait autrement et plus loin. De là le prix de tout ce qu'il laisse : que ce soit un manuel pour les apprentis sanscritistes, que ce soit un mémoire sur la construction de la phrase dans les langues indo-européennes, il met partout le cachet de son esprit profond et investigateur.

C'est cet esprit qui l'avait attiré vers les études scientifiques. Ainsi qu'on l'a rappelé, il n'y était point destiné par sa famille. Il avait déjà commencé à remplir des fonctions d'une tout autre nature, quand il les quitta pour obéir à la vocation qu'il sentait en lui.

Permettez-moi, puisque j'en trouve l'occasion, de combler ici un vide dans ses biographies, et de réparer un oubli que notre secrétaire perpétuel, M. Wallon, dans sa notice si touchante, a involontairement commis. J'y tiens moins pour moi que pour les études dont je suis ici plus spécialement le représentant.

Bergaigne, la tête remplie de projets, était venu à Paris et avait commencé par se préparer d'abord au baccalauréat, puis à la licence ès lettres. Il suivait les conférences qu'on donnait au collège Sainte-Barbe en vue de la licence : un ancien fonctionnaire de l'Université, M. Eichhoff, vint y faire un certain nombre de leçons sur la parenté des langues, sur les origines communes de l'Inde et de la Grèce. L'esprit plein d'images poétiques, séduit par l'idée de découvrir les premières conceptions de la race, d'assister peut-être à l'éveil de la raison dans l'humanité, Bergaigne écouta avidement ces leçons. Puis il entendit parler du cours de grammaire comparée récemment ouvert au Collège de France. Dès la première année du cours, il en devint un élève assidu et il le resta pendant une série d'années. C'est ainsi que la linguistique le conduisit au sanscrit. Vous pardonnerez à la linguistique de ne pas laisser tomber dans l'oubli un des meilleurs titres qu'elle puisse revendiquer.

Après ces derniers temps, Bergaigne se tourna de plus en plus vers la langue et les antiquités de l'Inde. Mais il n'oublia jamais par quelle route il y était arrivé. La Société de linguistique de Paris, qui l'élut président en 1879, le compte parmi ses fondateurs. Elle a reçu de lui, pour le recueil de ses mémoires, quelques-uns de ses meilleurs travaux. Elle m'a chargé d'exprimer en ce jour le souvenir reconnaissant qu'elle lui garde.

Un autre corps auquel Bergaigne a appartenu dès l'origine, et qui m'a également confié l'honneur de le repré-

senter, c'est l'École des Hautes Études. Si cette école a pris rapidement, en France et à l'étranger, le rang considérable qu'elle occupe dans l'opinion, elle en doit sans doute une bonne partie au petit groupe de travailleurs qui composa son premier fonds. Je me fais un pieux devoir de prononcer ici, à côté du nom de Bergaigne, celui de deux de ses compagnons d'études, morts comme lui, et qui furent les confidents de ses pensées, les émules de sa jeune renommée : Stanislas Guyard et James Darmesteter. Parmi les plus dévoués Bergaigne était au premier rang. Élève la veille, il prenait place à côté de son maître, M. Hauvette-Besnault, et, à son exemple, il se donnait tout entier à l'école nouvelle. Grâce à eux, le sanscrit, qui depuis la mort d'Eugène Burnouf avait subi un long délaissement, retrouvait des élèves. Bergaigne était un admirable professeur, qui savait communiquer à la jeunesse — non pas seulement la science, ce n'est pas assez, — mais l'amour de la science. C'était un beau temps, ce commencement de l'École des Hautes Études ! Tout le monde était rempli d'une même ardeur. Les moyens matériels d'exécution étaient modiques : mais le zèle était grand, la conviction profonde. Aujourd'hui que les moyens d'instruction abondent, souhaitons qu'on ne laisse pas s'éteindre ce qu'on appelait autrefois le feu sacré !

Au nom des élèves de Bergaigne à l'École des Hautes Études, élèves qui enseignent aujourd'hui dans les diverses Universités de l'Europe, je rends hommage à ce maître si fin et si aimant.

Pour avoir l'explication dernière de Bergaigne, il faut chercher dans le plus intime de sa nature. Il avait l'âme élevée, il avait une conception idéaliste du monde et de la vie. Je me souviens que lors d'une de ses dernières lectures à l'Institut, comme il exposait une de ses découvertes sur une matière pourtant bien aride (le principe d'après lequel étaient disposés les hymnes du Rig-Véda), j'étais assis en face de lui et j'observais son visage, qui était comme éclairé d'une flamme intérieure : les yeux tournés en haut, il souriait. On sentait qu'il était heureux d'avoir pu faire un pas de plus vers la vérité.

Le temps, qui adoucit les chagrins les plus amers, a aujourd'hui fait son œuvre. Heureusement la résurrection des études sanscrites était assez avancée pour n'être pas arrêtée par le coup terrible qui lui était porté. Des élèves de Bergaigne, ceux qu'il aurait désignés lui-même, continuent son enseignement. D'autres travaux ont succédé aux études védiques, d'autres disciples sont venus, l'horizon s'est élargi, grâce aux progrès de la science, grâce aux voyages lointains, devenus plus faciles. De nouvelles espérances nous sont venues. Mais si tout ce que nous désirons et nous rêvons se réalise, une grande part, une part capitale devra en être reportée à Bergaigne... Les habitants de la commune où il est né, où il a passé ses premières années, ont donc raison d'honorer le nom de leur compatriote. Ils pourront montrer avec fierté le monument que la piété de tant d'hommes convaincus et studieux leur a confié.

Discours de M. Barbier de Meynard

Au nom de la Société asiatique.

Messieurs,

La Société Asiatique de Paris m'a chargé d'ajouter son souvenir reconnaissant au tribut d'hommages que vous rendez aujourd'hui à celui qui fut un de ses membres les plus distigués. Des voix plus autorisées que la mienne vous ont rappelé les titres qui le placent au premier rang de l'orientalisme français ; je veux me borner à dire ce que fut le confrère dévoué, assidu à nos séances, toujours prêt à nous communiquer la primeur de ses découvertes, à les discuter avec nous, en accueillant nos critiques avec une bonne grâce qui rehaussait la valeur de son savoir.

C'est en 1869 que Bergaigne devint un des nôtres, et le

succès de ses débuts nous fit pressentir aussitôt ce qu'il serait un jour. Le modeste répétiteur à l'École des Hautes Études était déjà lauréat de l'Académie des Inscriptions. Un de ses premiers essais, la *Chronologie dans la formation des langues indo-germaniques*, la publication magistrale d'une de ces bizarres compositions chères au génie indou, dans lesquelles la philosophie parle le langage de l'amour raffiné, d'autres travaux encore dont il enrichissait la Bibliothèque de l'École des Hautes Études et le *Bulletin* de la Société de linguistique, avaient fondé la réputation du jeune Maître, en faisant valoir le trait caractéristique de son esprit : indépendance et originalité disciplinées par une logique sévère et dirigées par une méthode irréprochable. Mieux qu'aucun de ses éminents devanciers, Bergaigne a su mettre en pleine lumière l'organisme des langues indo-européennes, montrer leurs liens de parenté, et établir l'unité qui préside à leur formation.

La plupart de ses travaux, je parle des plus importants, paraissaient ailleurs que dans le *Journal Asiatique*, mais nulle part ils n'étaient appréciés avec plus de sympathie, discutés avec plus de sincérité. J'entends encore l'écho des controverses passionnées, mais toujours amicales, qui animaient nos réunions du samedi, lorsque Bergaigne nous donna l'œuvre maîtresse, le fruit de vingt années de recherches sans trêve, sa *Religion védique*. Il paraît que le livre fit scandale à l'étranger, dans la patrie de Roth et de Weber. En France, dans le cercle plus restreint des études orientales, à la Société Asiatique en particulier, ce fut d'abord de l'étonnement, je ne sais quel sentiment d'hésitation prudente mélangé peut-être d'un peu de scepticisme. Et pouvait-il en être autrement ? Notre confrère renversait toutes les opinions passées à l'état de dogmes depuis trois quarts de siècle. L'antiquité fabuleuse du Rig-Véda, l'inspiration naïve, pastorale de cette poésie où l'on croyait trouver la trace de la première révélation divine, ou tout au moins la première manifestation de l'âme humaine en présence des grands phénomènes de la nature, tout cela s'écroulait sous l'effort d'un prodigieux entassement de citations empruntées à ces textes énigmatiques,

car le livre de Bergaigne n'est formé que de citations, ce n'est qu'un immense index, mais un index qui porte la marque d'une rare puissance d'abstraction.

Sa thèse a triomphé, et le succès en était assuré, parce qu'elle repose sur des bases indestructibles. Le caractère sacerdotal, liturgique du Rig-Véda, tel que ses belles recherches l'ont établi, ne rencontre plus aujourd'hui de contradicteurs et le progrès des études védiques ne peut qu'affermir la découverte à laquelle son nom reste attaché.

Mais, je l'ai promis, je ne dois rappeler ici que le sentiment unanime d'estime profonde, je pourrais dire d'admiration avec lequel les travaux de Bergaigne ont été accueillis parmi nous dès leur apparition, et bientôt après, dans tout le monde savant. C'est à M. Senart et à M. Michel Bréal qu'il appartenait de les apprécier dans le détail et ils l'ont fait avec l'autorité d'un savoir incontesté. Leur parole éloquente a énuméré les éminents services rendus par notre cher et regretté confrère à l'étude de l'Orient ancien dans ce qu'elle offre de plus séduisant et aussi de plus ardu aux investigations de la science. Vous savez l'importante contribution que Bergaigne a fournie à la linguistique par son *Manuel de la langue sanscrite,* à l'histoire sinon de l'Inde védique au moins à celle du moyen âge indien, à l'histoire du Cambodge pendant sept siècles, par la participation active qu'il prit au déchiffrement de la riche collection épigraphique dont nous sommes redevables à M. Aymonier; enfin à la littérature proprement dite, par sa charmante traduction de *Sacountala.* Mais ce n'est pas seulement l'homme d'étude, le chercheur infatigable que M. Senart a remis devant nos yeux, nous l'avons écouté avec une vive émotion quand il a évoqué l'homme et l'ami.

Je fus un de ceux qui eurent le privilège de connaître Abel Bergaigne dans l'intimité de ses six dernières années, surtout depuis que la destinée impitoyable l'avait mortellement frappé en faisant le vide dans son foyer. La douleur semblait avoir affiné son exquise sensibilité, jamais il ne fut plus reconnaissant de l'affection que nous lui témoignions,

ni plus enclin à la réciprocité. Après avoir failli succomber aux étreintes du désespoir, il s'était ressaisi, il avait juré de demander à l'étude non pas l'oubli, elle ne peut le donner, mais le soulagement, les consolations qu'elle apporte avec la certitude de faire une œuvre utile. Et pourtant, dans ce cœur autrefois si épris du Beau et du Vrai, comme il l'était de l'idéal scientifique, enthousiaste de Beethoven comme d'Homère, qui tressaillait aux derniers quatuors et à la Neuvième symphonie comme aux chants de l'*Iliade*, dans ce cœur si cruellement blessé, la plaie saignait toujours. Aussi lorsqu'un accident, un faux pas sur le penchant d'un ravin mit fin à cette existence faite pour le travail, la tendresse et la douleur, nous eûmes, nous ses amis des mauvais jours, l'intuition d'un dénouement libérateur. C'est pour ceux qui restaient, c'est pour la science française que ce jour fut surtout néfaste. Quant à lui, il revit tout entier par la beauté de son œuvre, par les fortes disciplines de son enseignement, par le souvenir qu'il laissera dans l'histoire de la haute culture, et ce souvenir égalera en durée le monument que nos soins pieux consacrent aujourd'hui à sa mémoire.

Discours de M. Victor Henry

Au nom de l'Université de Paris.

Monsieur le Ministre,

Messieurs,

Abel Bergaigne a inauguré, sinon en France, du moins à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris, qui en était dépourvue avant lui, l'enseignement solidaire du sanscrit et de la grammaire comparée des langues indo-européennes : c'est à ce titre que son successeur se voit appelé à l'honneur

de prendre la parole devant vous. Il a, sinon inauguré, du moins restauré, en France et dans cet ordre d'études, une tradition scientifique qui avait subi un long interrègne et à laquelle son nom demeurera attaché : c'est à ce point de vue que je voudrais ici vous faire envisager son œuvre, trop grande dans sa trop courte carrière pour tenir tout entière en quelques paroles.

Depuis la mort d'Eugène Burnouf, il y avait encore en France des sanscritistes de haute valeur ; il n'y avait plus, à proprement parler, de védisants. Certes les poèmes religieux de l'Inde préhistorique n'ont jamais manqué d'admirateurs ; mais ce sont des interprètes qu'ils réclament ; toute l'Europe savante a dû s'ingénier à les comprendre ; pour refaire, s'il se peut, la chatoyante palette dont s'éblouirent les yeux neufs encore de nos frères aînés de l'Orient, ce n'est pas trop de toutes les subtiles nuances de l'esprit occidental.

Je n'apprendrai, Messieurs, à aucun de ceux qui m'écoutent que, si la littérature sanscrite est intéressante en elle-même et dans sa durée continue de trente siècles ou davantage, elle l'est surtout à proportion qu'on s'approche de ses débuts, alors qu'elle nous renseigne sur les doctrines, l'histoire et les origines de deux des grandes religions qui, chacune à leur heure, éclairèrent et guidèrent l'humanité : le brahmanisme et le bouddhisme ; elle l'est aussi, tout spécialement, parce que les hommes qui, si loin de nous par l'espace et le temps, réalisèrent ces deux vastes efforts, étaient des hommes de notre race, parlaient une langue dont d'autres dialectes sont devenus les nôtres, et qu'il existe donc entre eux et nous une communauté d'âme dont la communauté de langage est tout à la fois le symbole et le lien. De là l'union intime de l'étude du sanscrit et de la linguistique indo-européenne, parfaitement distinctes pour l'historien des époques successives de la littérature sanscrite, inséparables pour quiconque espère encore atteindre les sources sacrées par une autre voie qu'en remontant tout le courant.

La littérature de l'Inde, en un mot, si l'on en retranche les Védas, ses plus anciens monuments, nous intéresse au

même titre que toute autre manifestation du génie humain, mais non pas davantage : ses incontestables beautés n'égalent pas à beaucoup près celles des chefs-d'œuvre classiques ; son originalité puissante parfois tourne au procédé, à la monotonie, et parfois défie la traduction ; sa prodigieuse richesse découragerait plutôt ceux qui songent que la vie est brève. Ce qui nous la rend précieuse et chère, c'est qu'elle recèle à son éclosion quelque chose de la pensée de nos premiers âges. Le Véda n'est pas, si l'on veut, la Bible des races âryennes ; mais il est une Bible dans le sens large du mot, c'est-à-dire un recueil inégal et anonyme d'élans religieux et d'extases sereines, d'hymnes de supplication et de cris de triomphe, de légendes sublimes et de contes absurdes, même de compositions grotesques ou licencieuses, où la piété des fidèles a su trouver un aliment de mystique édification, — tout un passé enseveli qui n'a pas laissé d'autre trace visible sur terre. — Et ce passé, encore une fois, c'est le nôtre : une dizaine de siècles peut-être, — moins que rien dans cette Asie immobile où rien ne change que le nom de ses conquérants, — séparent les adeptes du culte védique des ancêtres communs de leur famille et de celle qui peupla l'Europe ; leur naïve conception du Divin procède en droite ligne de celle qui, plus épurée, et malheureusement plus effacée, nous domine encore ; essayer de pénétrer leur pensée, c'est en quelque façon recréer en nous l'âme de nos pères inconnus.

Voilà sans doute ce que s'était dit Bergaigne, et le rêve qui l'avait séduit après tant d'autres, et la noble espérance dont il évoquait encore le souvenir quand plus tard il écrivait avec un sourire : « Il fut un temps où j'ai cru que le premier devoir d'un bon sanscritiste était d'aller voir lever l'aurore. » Il n'avait jamais cessé tout à fait de le croire ; car il était de ceux à qui un simple regard jeté sur la nature rend la force d'aimer la vie et ses labeurs, et chez lui le savant toujours en éveil ne portait point ombrage au poète à peine endormi. Mais le savant avait discipliné le poète ; une sévère méthode se substituait désormais aux intuitions dont l'école avait vécu jusqu'à lui. Bergaigne avait compris que les Védas eux-mêmes ne nous laisseraient atteindre le tré-

fond indo-européen qu'au prix d'un immense travail de déblai. Il se mit résolument à l'œuvre : aussitôt après avoir donné sa mesure en publiant magistralement un texte inédit de sanscrit classique, il entreprit le dépouillement complet, vers par vers, du Rig-Véda, et bientôt le connut mieux que personne au monde. — Ce n'est pas moi qui le dis, mais un des premiers sanscritistes d'Allemagne. — Son grand ouvrage sur la *Religion Védique* parut de 1877 à 1883, en trois volumes dont le premier fut sa thèse de doctorat en Sorbonne. Le védisme, si longtemps exilé de nos chaires, y faisait une rentrée triomphale.

Cet ouvrage est, d'un bout à l'autre, un modèle de patiente et ingénieuse analyse, préparant et esquissant les synthèses futures. Chacun des dieux du Panthéon hindou — et ils sont Légion — y a sa place marquée, mesurée à son importance, avec ses exploits, ses attributs, ses affinités, la traduction ou tout au moins la mention des passages du Rig-Véda où il se trouve désigné, soit par son nom ou par simple allusion. Si, comme il arrive souvent, plusieurs dieux ont des attributs, des exploits ou des fonctions en commun, qui s'éclairent les unes les autres, les circonstances semblables ou divergentes sont minutieusement relevées et rapprochées. Toutes les ressources de la critique verbale et d'une connaissance impeccable de la grammaire sanscrite sont mises au service d'une méthode d'interprétation qui ne se défie pas moins des enjolivements factices ou des timides réticences de l'exégèse occidentale que de la plate lourdeur des commentaires indigènes. Et de cette défiance incessante de ses devanciers, de cette persistance à se mettre seul en face du texte, à le prendre corps à corps, à le disséquer mot à mot pour en extraire la pensée, se dégage une originalité qui parfois va jusqu'à l'étrange et souvent jusqu'à la hardiesse, mais hardiesse toujours calculée et voulue ; car Bergaigne avait ce courage et cette loyauté rares d'aller jusqu'au bout de sa pensée, sachant bien que tous nous ne valons que par là, qu'un bon livre sert mieux la science par ce que la critique en élague que par ce qu'elle en retient, et aussi acceptant d'avance les critiques, les appelant, les provoquant avec une vaillante candeur.

Les critiques, Messieurs, ne lui ont pas manqué, mais presque toutes loyales comme son œuvre, qui, après avoir fait franchir à la science et à l'histoire des religions un pas décisif, n'a vieilli encore en aucune de ses parties, ni de si tôt ne vieillira. Il ne paraît guère, en aucune langue, d'article sérieux sur le Véda où quelques passages du livre de Bergaigne ne soient cités, invoqués ou discutés ; et tout récemment le premier védisant d'Amérique — puisque Whitney est mort — M. Maurice Bloomfield, n'a pas cru pouvoir mieux seconder le progrès de nos études qu'en publiant en France un index de tous les passages du Véda qui y figurent. Cet index tout en chiffres n'a pas moins de 144 pages.

Cinq ans seulement se sont écoulés entre l'achèvement de la *Religion Védique* et la catastrophe qui nous a ravi Bergaigne. Durant ces cinq années, ni les études d'épigraphie que suscita l'exploration du Cambodge, ni les exigences d'un enseignement promené à travers toutes les époques et toutes les branches de la littérature sanscrite, ne le détournèrent de sa constante prédilection pour l'Inde préhistorique. Au moment de sa mort, il s'apprêtait à corriger les épreuves d'un de ces articles que lui seul pouvait écrire et dont bien peu même de ses confrères sont en mesure de contrôler le détail, où la critique du texte s'appuie sur une série de données numériques d'une effrayante complication. Le but qu'il s'était assigné pour un avenir qu'il avait encore le droit de prévoir lointain, c'était la traduction du Rig-Véda. S'il lui avait été donné de l'atteindre, son nom eût été plus célèbre ; mais sa mémoire n'eût pu nous laisser plus ni de plus pieux regrets.

Étranger jusqu'à ce jour aux solennités du genre de celle-ci, je n'ai jamais mieux senti qu'à l'ouïe de ma parole combien elles sont impuissantes à satisfaire les cœurs qu'elles unissent. Pourquoi ils admirent les natures d'élite, quelques-uns savent le dire ; mais pourquoi et comment on les aimait, c'est le secret scellé dans leur tombe. Bergaigne était mieux qu'un travailleur et un savant, mieux qu'un maître et mieux qu'un penseur : il fut un foyer de lumière et de foi ; il fut une âme qui se communiquait.

De cette âme exquise, et qu'il savait immortelle, une parcelle est restée en chacun de ceux qui l'ont rencontré sur leur route et quelque temps ont cheminé côte à côte avec lui. Dire qu'elle vivra autant qu'eux, ce n'est guère ; mais, ce souvenir rapide et fragile, ils le choient, et le prisent bien au-dessus de mainte renommée moins jalousée du sort et destinée à lui survivre. « La perle est engloutie et le chaume surnage, » dit le distique hindou. « Mais la faute en est à l'Océan : la perle n'en est pas moins la perle, et le chaume n'est qu'un chaume. »

INAUGURATION DE LA STATUE DE VOLNEY

A CRAON (MAYENNE), LE DIMANCHE 30 OCTOBRE 1898

Discours de M. Michel BRÉAL

Délégué de l'Institut.

MESSIEURS,

L'Institut de France ne pouvait manquer à cette fête. Le nom de Volney sera toujours sûr de trouver parmi nous sympathie et respect. Il nous ramène à nos origines ; il est inscrit à la première page de nos annales.

La Convention, après avoir fait la table rase en matière d'instruction et de science, après avoir tout supprimé, tout nivelé, se résolut enfin, dans la dernière semaine de son existence, à ébaucher le nouveau plan d'éducation nationale. L'École polytechnique, l'École normale furent décrétées à ce moment. En même temps que ces deux grandes écoles, on vit alors apparaître la construction savante dont Talleyrand et Condorcet avaient esquissé l'architecture, et qui, selon l'expression du rapporteur Daunou, devait devenir le corps représentatif de la république des lettres.

L'Institut de 1795 ne ressemblait pas tout à fait à ce que nous connaissons sous ce nom. Il comprenait trois classes : Sciences physiques et mathématiques ; sciences morales et politiques ; littérature et beaux-arts. Dans la seconde classe, dès le premier jour, nous trouvons Volney. Il est là avec ses amis, Cabanis, Ginguené, Garat, Lakanal, La Réveillère-Lépeaux, Lévesque, Sieyès.

Cette seconde classe se divisait elle-même en six sections, dont je vais vous dire les noms. Il n'est aucune de ces sections qui n'eût pu légitimement réclamer Volney

pour elle : devinez celle à laquelle il est assigné. 1° Analyse des sensations et des idées (vous reconnaissez la phraséologie de Condillac) ; 2° Morale ; 3° Science sociale et législation ; 4° Économie politique : 5° Histoire ; 6° Géographie. Eh bien ! c'est à la première, à l'Analyse des sensations et des idées que Volney est attribué. Et je crois bien que si on lui avait laissé l'option (il était alors en Amérique), il n'aurait pas choisi un autre compartiment. Nous le voyons là figurer en tête, comme le plus connu et le plus désigné des idéologues.

Il s'est opéré, avec le temps, une sorte de mutation dans la renommée de Volney. Nous sommes habitués à voir en lui l'initiateur et le patron des études orientales. Telle n'était pas l'impression dominante des contemporains. Pour eux, Volney était avant tout un philosophe. Avec une plus grande étendue de savoir, avec plus d'information et d'expérience, il continue Helvétius et Raynal. A la Restauration, quand furent rétablies les anciennes Académies, Volney prit place dans l'Académie française ; mais il conserva toujours le ton et en quelque sorte l'attitude de son origine première. En ce corps qui comptait alors Chateaubriand, de Bonald, il reste un exemplaire de l'Institut national, un survivant de l'an IV.

Quelles que soient les convictions de chacun de nous, il faut honorer cette constance, surtout en la voyant résister aux séductions et aux colères d'un maître comme Napoléon. Lorsque celui-ci changea son titre de Premier Consul contre la dignité impériale, Volney lui renvoya son brevet de sénateur. Il fallut que le Sénat rendît un décret pour déclarer qu'aucune démission de ce genre ne serait admise.

La réputation de Volney était depuis longtemps établie. Elle date de son premier livre, le *Voyage en Égypte et en Syrie*. A vrai dire, je crois que c'est son meilleur livre, et c'est un des meilleurs livres que puisse citer, chez aucun peuple, la littérature des voyages.

Volney ouvre chez nous la série de ces Français qui, vers la fin du siècle dernier, se trouvant à l'étroit dans une Europe trop connue, allèrent chercher au loin, les uns des sujets d'observation et de réflexion, les autres des

émotions et des images. Vous connaissez cette noble lignée de penseurs et de poètes, qui ne paraît pas près de s'éteindre. Entre eux tous, la figure de Volney se détache par son aspect d'autorité et de sérieux. Il est écrivain, et même grand écrivain à ses heures : mais il est, en même temps, géographe, agriculteur, physicien, chronologiste, médecin, linguiste. Il a l'air d'être l'ancêtre commun de ces savants qui, quinze ans plus tard, étaient emmenés par l'armée française à la conquête scientifique de l'Égypte.

Dans son livre, la description physique, faite de main de maître et avec une précision de renseignements qui ne laisse place à aucun oubli, précède toujours l'étude morale et politique. Mais l'une n'est jamais sacrifiée à l'autre. Quoique observateur excellent du climat et du sol, quoique dissertant, à la manière d'Hippocrate, sur la qualité de l'air et des eaux, Volney accorde une importance plus grande encore aux hommes et à l'histoire. Les vraies causes du caractère des peuples, pense-t-il, ce sont les institutions sociales que l'on appelle Gouvernement et Religion. Voilà les vrais régulateurs de l'activité ou de l'inertie des particuliers et des nations. Sur ce point, il ne craint pas de contredire Montesquieu lui-même. Pourquoi les Coptes et les Syriens sont-ils livrés aujourd'hui à l'indolence et à la misère ? Il y a eu un temps où Alexandrie, Carthage, Tyr ont eu la même industrie, la même activité que Londres, Paris, Amsterdam. Il faut demander la raison de cette déchéance au régime qu'ils subissent ; le propre du despotisme est de ruiner à la fois les travaux du passé et l'espoir de l'avenir. Il n'y a pas de lendemain pour la barbarie d'un despotisme ignorant. Et il ajoute, en manière de conclusion : « Puisque nos habitudes ne sont que la répétition de nos actes, et puisque nos actes sont dirigés par les lois civiles et religieuses, qui peut nier que les habitudes d'un peuple dépendent du gouvernement et de la religion ? » Ici je suis bien tenté de lui donner raison. A côté de tant d'explications fatalistes, on est heureux de trouver l'affirmation énergique de la volonté et de la responsabilité humaine.

Ces considérations philosophiques n'empêchent Volney de bien saisir au passage ce qu'il y a de curieux et de pitto-

resque dans le spectacle qu'il a sous les yeux. On croit généralement que l'art de donner la sensation des mœurs exotiques appartient seulement à notre siècle. Écoutez cependant cette description d'Alexandrie, où il peint la surprise du voyageur en voyant pour la première fois « ces visages brûlés, armés de barbe et de moustaches, cet amas d'étoffe roulée en plis sur une tête rase, ce long vêtement qui, tombant du cou aux talons, voile le corps plutôt qu'il ne l'habille, et ces jupes de six pieds, et ces longs chapelets dont toutes les mains sont garnies, et ces hideux chameaux qui portent l'eau dans des sacs de cuir, et ces ânes sellés et bridés qui transportent légèrement leur cavalier en pantoufles, et ce marché mal fourni de dattes et de petits pains ronds et plats, et cette foule immonde de chiens errant dans les rues, et ces espèces de fantômes ambulants qui, sous une draperie d'une seule pièce, ne montrent d'humain que deux yeux de femme. » A cette description, il ne manque que de remplacer les mots français par des termes arabes ou turcs pour ressembler à l'œuvre de quelque moderne amateur de couleur locale.

Mais Volney est surtout admirable pour résumer en une page la configuration et le caractère de tout un pays, de tout un continent : « Je n'ai traité que par tableaux généraux, parce qu'il rassemblent plus de faits et d'idées, et que, dans la foule des livres qui se succèdent, il me paraît important d'économiser le temps des lecteurs. » Le caractère y était bien aussi pour quelque chose. En effet, tous les contemporains nous le dépeignent concentré, silencieux et sévère pour lui-même. Il est le plus discret et le plus instructif des voyageurs.

Toutefois, il ne faut demander à ce Voyage d'Égypte ce qu'il ne pouvait donner. Volney décrit l'Égypte musulmane : l'Égypte ancienne, celle des Pharaons, celle des Ramsès et des Thoutmosis dormait encore dans les sables. Des monuments de l'ancienne époque, Volney ne connaît que les Pyramides et le grand Sphinx : quelques momies, de provenance incertaine, étaient tout ce qui représentait cette civilisation encore cachée aux regards. Réduit à de très modiques ressources, il n'avait pu s'avancer bien loin dans

les terres : pour aller au delà du Caire, il aurait fallu une escorte. La Haute-Égypte était inaccessible. Donnons à chacun le mérite qui lui revient : la véritable égyptologie a été ouverte par le génie de Champollion. Et il y fallut d'abord la colonne expéditionnaire du général Desaix !

Volney a l'air de pressentir la science qui allait naître. Il devance quelques-uns de ses résultats. Dans la langue copte, il reconnaît la fille de l'ancien égyptien : le nom même est identique, puisque dans *Qoubti* ou *copte*, nous retrouvons *Ai-gouptios*. En ethnologie, son coup d'œil n'est pas moins sûr. Il s'était longtemps demandé d'où pouvaient bien descendre les fellahs, quand, ayant été visiter le Sphinx, il reconnut, à première vue, la parfaite identité du type, et, à la réflexion, la parenté des fellahs et du Sphinx avec le type nègre.

On a de la peine à se séparer de ce livre, si plein de faits et d'idées. Je citerai encore cette note : « J'ai quelquefois calculé ce qu'on eût pu faire avec la dépense des trois pyramides de Gizeh, et j'ai trouvé que l'on eût aisément construit de la mer Rouge à Alexandrie un canal de cent cinquante pieds de largeur, de trente pieds de profondeur, totalement revêtu de pierres de taille et d'un parapet. Quelle différence entre les effets de ce canal et celui des Pyramides... »

Peu de temps après le retour de Volney en Europe, éclata la guerre entre les Turcs et les Russes. Encore tout plein du souvenir de mépris que l'Orient lui avait laissé, il n'hésita point à se ranger du côté des Russes, qui représentaient la civilisation européenne vis-à-vis de la barbarie asiatique. Mais en même temps il donne à son pays les plus sages conseils qui n'ont pas encore perdu leur actualité. Quelques politiques entreprenants déclaraient que la France ne pouvait rester spectatrice paisible des succès de ses rivaux. « Dans les circonstances présentes, écrit Volney, il nous est de la plus étroite nécessité de conserver la paix ; elle seule peut réparer le désordre de nos affaires (on était en 1787) : le moindre effort nouveau, la moindre négligence peuvent troubler la crise que l'on tâche d'opérer, et d'un accident

passager faire un mal irrémédiable. Ne perdons pas de vue qu'un ennemi jaloux et offensé nous épie; évitons donc toute distraction d'entreprises étrangères. Rassemblons toutes nos forces et toute notre attention sur notre situation intérieure. Rétablissons l'ordre dans nos finances. Rendons la vigueur à notre armée. Réformons les abus de notre constitution : par là, et par là seulement, nous arrêterons le mouvement qui déjà nous entraîne; par là, nous régénérerons nos forces et notre consistance et nous ressaisirons l'ascendant qui nous échappe. »

Un an après, la Révolution commençait. Vous n'attendez pas de moi, Messieurs, que je vous retrace en détail la carrière de Volney. Elle a été, en ces derniers jours, racontée par l'excellent Angevin qui est assis à mes côtés. Nommé député du Tiers-État à l'Assemblée Constituante, Volney y apporta, comme quelques-uns des plus illustres membres de cette grande Assemblée, beaucoup d'idées libérales avec quelques dangereuses illusions. Des idées libérales, nous profitons encore; des dangereuses illusions, il ne devait pas tarder à souffrir pour son compte.

A ce moment vient se placer ce livre trop vanté des *Ruines* ou *Méditations sur les révolutions des Empires,* où Volney, renonçant pour une fois à sa manière simple et sobre, voulut prendre le style de la littérature du temps. Le livre fut beaucoup admiré des contemporains, mais il a nui à son auteur auprès de la prospérité. Nos critiques littéraires, recueillant le souvenir de cette admiration, et ne trouvant que déclamations et allégories, ont oublié tant d'œuvres utiles et solides pour ne plus voir que l'auteur pompeux du livre des *Ruines*. Un autre ouvrage, les *Principes physiques de la morale,* est du même temps. J'en dirai seulement que la morale qui y est enseignée est la même qu'enseignent toutes les religions révélées; mais elle a le tort de ne pas élever l'homme au-dessus de lui-même. D'ailleurs, la langue abstraite où sont mis ces préceptes, n'est guère à la portée des enfants. Peu d'années plus tard, Volney, sortant de prison, et ayant à traiter devant deux mille instituteurs des enseignements qui conviennent au premier âge, se montrera plus sage quand il dira que ce qu'il

y a de meilleur pour l'instruction des enfants, ce sont les bons exemples.

Cependant la Révolution poursuivait son cours. Un général que Volney avait autrefois connu en Corse, qu'il avait revu plus tard à Paris et mis en rapport avec Barras, commençait à y jouer un rôle des plus importants. On ne comprend pas bien les antécédents de l'expédition d'Égypte, si l'on n'a pas lu le livre de Volney. Il faut se rappeler que ce livre conduisait la description de l'Égypte jusqu'à l'année 1786, date de la publication. L'auteur n'avait pas oublié d'y parler des forces militaires du pays. Voici comment il décrit les moyens de défense du port d'Alexandrie. « Considérée comme ville de guerre, Alexandrie n'est rien. On n'y voit aucun ouvrage de fortification ; le Phare même, avec ses hautes tours, n'en est pas un. Il n'a pas quatre canons en état, et pas un cannonier qui sache pointer. Les cinq cents janissaires qui doivent former sa garnison, réduits à moitié, sont des ouvriers qni ne savent que fumer la pipe. » Parlant de la force militaire que l'Égypte pourrait opposer à une attaque : « Huit mille cinq cents hommes, c'est exactement la force des Mamloucks. Et dans le corps de ces Mamloucks consiste toute la force militaire de l'Égypte. Le peuple n'est jamais qu'un acteur passif. » Ce livre était dans les mains des hommes politiques du temps, les Directeurs le connaissaient bien. Quant au général Bonaparte, il en était plein depuis longtemps. Dès l'année 1792, il avait questionné Volney sur l'Égypte, sur ses ressources, sur les chances d'un débarquement. Il connaissait d'avance ces Mamloucks, il savait quelle était leur discipline, leur armement, leur manière de combattre. Il connaissait les chefs, les Mourad et les Ibrahim. Tel est l'enchaînement des choses. Le philosophe Volney, en détaillant les facilités d'abord et d'attaque, en mettant aussi près que possible sous des yeux ardents et avides l'Égypte comme une proie, exerça, sans le vouloir, sur les esprits cette action particulière que la psychologie moderne appelle suggestion. La proclamation sur les imans et les muphtis, ainsi que la fameuse apostrophe, devant les Pyramides, aux soldats, sont sortis de son livre. Bonaparte, vainqueur de l'Italie, était en quête d'une gloire

nouvelle; le Directoire ne cherchait qu'à éloigner un général incommode... Ainsi fut décidée l'une des plus aventureuses et des plus étonnantes expéditions de l'histoire moderne.

Mais on oublia une chose : si Volney avait montré l'Égypte facile à envahir, il avait ajouté qu'elle serait presque impossible à garder, car pour nous l'approprier il faudrait soutenir trois guerres : l'une contre le fanatisme musulman, qui ne manquerait pas de se réveiller; l'autre contre le gouvernement turc, et la troisième contre l'Angleterre. Vous savez si la suite a donné raison à ces sages avertissements. Le général Bonaparte avait pris pour lui la première portion de la tâche.

Mais l'Orient n'est pas la seule partie du monde où Volney ait porté son humeur inquiète. En 1795, rebuté du spectacle de nos dissensions intérieures, il s'était embarqué pour les États-Unis, avec le vague projet d'y établir sa demeure. Douze ans seulement se sont passés depuis le voyage d'Égypte, mais il semble qu'il en soit séparé par un siècle : « Lorsqu'en 1783, je partis de Marseille, c'était de plein gré, avec cette alacrité, cette confiance en autrui et en soi qu'inspire la jeunesse... Dans l'an III, au contraire, lorsque je m'embarquais au Havre, c'était avec le dégoût et l'indifférence que donne l'expérience de l'injustice et de la persécution. Triste du passé, soucieux de l'avenir, j'allais chez un peuple libre voir si j'y trouverais, pour ma vieillesse, un asile de paix. » Cet asile il ne le trouva point; il ne rencontra que défiance et préventions. Mais l'ouvrage où il consigna ses observations n'est pas moins remarquable que le Voyage en Égypte. Il est intitulé : *Tableau du climat et du sol des États-Unis*. L'art de décrire y est porté au même degré de perfection. Malheureusement nous n'avons que la partie physique. La description morale, qui devait suivre, et qui eût été si curieuse, nous manque. Personne n'eût été plus en état de nous montrer, au temps de sa laborieuse et déjà ambitieuse enfance, dix ans après sa naissance, la physionomie de la jeune République. Au point de vue français comme au point de vue américain, les appréciations de l'ancien constituant eussent présenté un vif intérêt.

Je ne peux m'empêcher de rappeler ici un autre enfant de la Bretagne qui, dans le même temps, visitait les mêmes contrées. Avant Volney, Chateaubriand avait vu l'Amérique ; après Volney, il devait parcourir la Palestine. Il semble que rien ne soit pareil en ces deux hommes, et cependant j'aperçois des traits de ressemblance. L'amour de l'indépendance, la fidélité aux impressions premières, le goût des aventures lointaines, une certaine fierté qui ne se laisse pas apprivoiser, font que dans l'un et dans l'autre je vois des enfants du même sol.

Vous me reprocheriez de ne vous avoir pas montré Volney tout entier, si je ne vous parlais du polémiste. Éloigné jeune de sa famille, privé de l'amour d'une mère, élevé dans un collège où il ne semble pas qu'il ait été heureux, il fut accueilli, lors de son arrivée à Paris, dans le monde des Encyclopédistes. Sa pensée prit alors un pli qu'elle garda jusqu'à la fin. Il connut le baron d'Holbach sur ses vieux jours, il fut l'ami de Cabanis. Parmi tant de grandes questions alors débattues, les problèmes d'histoire religieuse attirèrent tout particulièrement sa curiosité, et, une fois entré dans cet ordre de recherches, il y porta une passion qui ne s'éteignit plus. L'érudition allemande n'a pas toujours su quel devancier elle avait eu en ce membre du Sénat conservateur. Sur la chronologie de la Bible, sur la date de certains livres qui composent le canon hébreu, il arrive aux mêmes conclusions que devait développer quelques années plus tard l'exégèse d'outre-Rhin. Ce qu'on peut regretter, c'est qu'à l'occasion de ces hautes questions il ait fait revivre la polémique de Voltaire, avec la même note d'âpreté et d'ironie. Après 93, c'était un anachronisme. Nous avons vu, de nos jours, discuter les mêmes textes, avec autant de liberté, mais avec plus de sérieux et de respect.

En 1818, certains journaux ayant mis en avant l'idée que le roi Louis XVIII, pour être pleinement en possession de la majesté royale, devait aller se faire sacrer à Reims, Volney, alors pair de France, composa une sorte de factum contre le sacre des rois en général, et contre le grand-prêtre Samuel en particulier. Il serait intéressant, à cette

occasion, de comparer les deux critiques : celle de Volney, acerbe, défiante à la façon d'un homme qui se croit trompé, pressante comme un acte d'accusation, supputant les dates, sondant les intentions des personnages, surveillant et accusant leur conduite ; mais, en somme, conservatrice des textes. L'autre critique, celle d'aujourd'hui, autrement radicale, examine les bases mêmes de la tradition, déplace la date des écrits, signale les interpolations, enlève des chapitres entiers, des livres entiers aux mains des deux parties en lutte. Mais elle traite sérieusement des pages auxquelles tant de générations ont attaché leur foi, leur cœur et leur âme.

Mais il est temps que je vous parle du côté par où Volney nous est aujourd'hui le plus connu.

Il avait été frappé d'un obstacle qui, dès les premiers pas, arrête ceux qui s'appliquent à l'étude des langues orientales : la différence des écritures. — Nous consumons, dit-il, en frais de lecture une attention et un temps qui seraient si précieux pour le fond des choses ! Et pourquoi ? Puisque l'on peut peindre tous les chants des divers peuples de la terre avec un seul système d'écriture musicale, pourquoi ne peindrait-on pareillement d'une seule et même écriture les sons de leurs langues ?

Il avait donc conçu le plan d'un système de transcription permettant de noter à l'aide d'un seul alphabet — l'alphabet latin — les sons de toutes les langues du globe. Rempli de son idée, il en saisit successivement la Société asiatique de Calcutta, l'Académie celtique, l'Académie française. Il voyait là, en outre, un moyen d'attirer à nous, de rapprocher de nous les Asiatiques. Les meilleurs livres de morale, les traités élémentaires de nos sciences d'Europe, pourraient être imprimés chez nous à peu de frais et répandus ensuite parmi les peuples d'Orient.

A ce premier espoir, Volney, en vrai fils du XVIIIe siècle, en joignait un autre ; celui d'une langue commune. « Quel immense avantage pour l'espèce humaine si, de peuple à peuple, nous pouvions communiquer par un même langage ! » Et il ajoutait : « Cela paraît un rêve, mais il y a cent ans,

on riait des rêves de l'abbé de Saint-Pierre, et ils sont dépassés. Où sera et que sera l'Europe dans cent ans d'ici ? » Hélas ! nous y sommes. Et si l'on s'en tenait aux apparences, si l'on croyait ce qui se dit et s'imprime, on pourrait craindre d'être aussi loin, d'être plus loin de l'unité, ou simplement de l'harmonie, qu'au temps où écrivait Volney !...

Les hommes compétents ont beaucoup débattu la possibilité d'un tel système de transcription. Il faut dire que les langues sémitiques, sur lesquelles Volney l'avait d'abord essayé, sont justement celles qui s'y prêtent le moins. Mais pour d'autres groupes de langues son idée s'est trouvée juste et a été appliquée. Des littératures entières, par exemple la littérature pâlie, qui contient les livres de la religion bouddhique, s'impriment aujourd'hui en caractères romains.

Trois jours avant sa mort, Volney léguait par testament à l'Institut de France une somme relativement importante, destinée à hâter la réalisation de son idée. Nous avons fidèlement exécuté sa volonté. Une interprétation intelligente et large en a encore étendu la portée. Le prix Volney est devenu un prix de philologie comparée. Tous les ans, en séance solennelle, au jour anniversaire de sa fondation, l'Institut décerne le prix Volney. D'éminents savants ont ambitionné cette récompense. Le nom de Volney se trouve associé de cette façon à quelques-uns des plus célèbres travaux de linguistique publiés depuis trois quarts de siècle. Cette fondation a sans doute contribué à maintenir le souvenir de l'auteur dans la mémoire des nouvelles générations. Tandis que par un effet inévitable de l'éloignement, le renom de quelques-uns de ses contemporains est peu à peu entré dans la pénombre, celui de Volney, ami et protecteur des études orientales, est toujours demeuré présent. Il avait donc raison d'écrire à la fin d'un de ses travaux : « Je ne mourrai pas tout entier. *Non omnis moriar.* »

Et vous, ses concitoyens, vous avez eu raison de lui élever ce monument ! Il a traversé sans défaillance la période la plus tourmentée de notre histoire. Les honneurs qui sont venus le trouver sans qu'il les eût cherchés n'ont rien pu changer en lui. Vous connaissez l'inscription qu'il fit mettre à sa petite maison de la rue La Rochefoucauld :

EN 1802

LE VOYAGEUR VOLNEY DEVENU SÉNATEUR

PEU CONFIANT DANS LA FORTUNE

A BATI CETTE PETITE MAISON PLUS GRANDE QUE SES DÉSIRS

Tous ceux qui, comme je l'ai fait ces jours derniers, prendront la peine de lire ses œuvres complètes et d'embrasser du regard toute sa vie, ne pourront lui refuser leur respect et leur estime. Sa ville natale a le droit d'être fière de lui : c'était un digne fils de l'Anjou et de la France !

Discours de M. Paul Boyer

Au nom de la Société de Linguistique de Paris.

Messieurs,

Votre illustre compatriote a voulu qu'un prix de linguistique perpétuât sa mémoire : au nom de la Société de Linguistique, je viens ici l'en remercier.

Si Volney n'avait fait que fonder un prix académique, notre reconnaissance pourrait paraître intéressée : il a fait plus et mieux. Par ses travaux, par ses écrits, il a contribué à l'avènement de cette science du langage qui longtemps a cherché ses voies et que, peut-être, il a été le premier à appeler une *science exacte*.

Dans son *Discours sur l'étude philosophique des langues*, Volney a formulé d'un mot, en un en-tête de chapitre, la règle de méthode qui doit être la loi de cette étude : « Observation des faits établie comme préliminaire indispensable à toute théorie. » Si les anciens, dit-il, ont été, à cet égard, d'une « ignorance absolue », c'est qu'ils ont posé leurs systèmes avant d'observer les faits : Volney n'entend pas que la leçon soit perdue pour les modernes.

Ailleurs il a montré l'importance pratique de cette discipline nouvelle. Idéologue, a-t-on dit de lui, et le mot n'était pas pris en bonne part : ce mot convient mal au sagace observateur qui conçoit la science du langage comme « un édifice régulier qui nous présente la théorie et la pratique s'appuyant et s'expliquant réciproquement ». Et il prêche d'exemple. S'il applique l'alphabet latin aux langues orientales, c'est pour en simplifier « l'étude et la pratique » ; le premier mémoire qu'il écrit sur ce sujet a pour titre complet : *Simplification des langues orientales, ou méthode nouvelle et facile d'apprendre les langues arabe, persane et turque avec des caractères européens;* et le second est présenté comme un ouvrage « utile à tout voyageur en Asie ».

Quand il lut à l'Académie française son *Discours sur l'étude philosophique des langues,* Volney pria ses confrères de n'y chercher qu' « un surcroît de preuves de notre inexpérience *nationale* et de notre infériorité, sur ces questions, relativement aux étrangers ». Volney, ce jour-là, fut trop modeste : son œuvre répond pour lui. A la science du langage, il a donné une détermination rigoureuse de ses méthodes de recherches ; à l'orientalisme, un système de transcription que déjà la plupart des savants ont adopté pour leurs travaux, et dont l'acceptation par les peuples d'Orient apparaît comme une condition même de leur accès à la civilisation.

Il n'est que juste de proclamer bien haut ces titres de gloire, trop souvent ignorés, de l'auteur du *Voyage en Égypte et en Syrie.*

NOTICE SUR LE PRIX VOLNEY[1]

Par son testament, daté du 22 avril 1820, trois jours avant sa mort, Constantin Chassebœuf de Volney, comte et pair de France, et membre de l'Académie française, léguait aux deux Académies française et des Inscriptions, une somme de 24000 francs environ, sur un bien-fonds de forges de fer et bois dans la Haute-Marne, pour en faire l'utile emploi qui suit : « Chacune des deux Académies nommera trois de ses membres, et pour former le nombre impair *sept,* nécessaire aux délibérations, ces six membres choisiront un membre de l'Académie des sciences. Cette réunion d'hommes éclairés délibèrera sur les meilleurs moyens de remplir mes intentions, qui sont de provoquer et encourager tout travail tendant à donner suite et exécution à ma méthode de transcrire les langues asiatiques en langues européennes régulièrement organisées. Elle proposera des prix à cet effet, et provoquera surtout la confection, même d'abord imparfaite, de quelques vocabulaires et dictionnaires qui fassent sentir l'utilité de mon idée.

« Le fonds ne pourra recevoir d'autre emploi que celui d'encourager l'étude philosophique des langues. Tout travail éminent en ce genre sera susceptible du prix. Les prix ne seront point nécessairement annuels ; ils pourront se cumuler jusqu'à la troisième année exclusivement. Ils ne pourront s'appliquer à la langue française et à son Dictionnaire. »

Par cette dernière clause, le fondateur voulait accuser d'une

1. Lecture faite à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, par M. Michel Bréal, le 21 octobre 1898.

façon plus nette le caractère de ce prix, qui devait être réservé pour l'étude des langues de l'Orient et pour les recherches de linguistique générale.

La Commission, composée en conformité avec ces dispositions, se réunit pour la première fois le 17 avril 1822. Elle comprenait le comte Daru, président, Silvestre de Sacy, Andrieux, Langlès, Destutt de Tracy et Caussin de Perceval.

D'après les intentions de Volney, on mit d'abord au concours la composition d'un alphabet propre à la transcription de l'hébreu et de toutes les langues dérivées de la même source. Chaque son, disait le programme, devra être représenté par un seul signe, et réciproquement chaque signe devra être exclusivement employé à représenter un seul son. Cet alphabet devra avoir pour base l'alphabet romain, dont les signes pourront être multipliés par de légers accessoires. Cet alphabet devra, autant que possible, être propre à transcrire aussi les sons du turc, du sanscrit et du chinois.

C'était, comme on le voit, le programme élaboré trente ans plus tard par la Conférence de Londres, et qui aboutit au *Standard Alphabet* de Lepsius.

Sept mémoires concoururent. Le prix fut partagé entre M. Scherer, bibliothécaire du roi de Bavière, à Munich, et M. Schleiermacher, bibliothécaire à Darmstadt.

Mais Volney, dans son testament, avait parlé aussi de travaux à provoquer sur l'étude philosophique des langues. On mit donc au concours, pour l'année suivante, une question d'une haute portée :

« Examiner si l'absence de toute écriture, ou l'usage soit de l'écriture hiéroglyphique ou idéographique, soit de l'écriture alphabétique ou phonographique, ont eu quelque influence sur la formation du langage chez les nations qui ont fait usage de l'un ou de l'autre genre d'écriture. Déterminer en quoi a consisté cette influence. »

C'est le sujet que toucha en passant Guillaume de Humboldt, à la fin de la fameuse lettre qu'il adressa, en 1827, à Abel-Rémusat. On peut supposer qu'Abel-Rémusat, qui,

le 1er février 1825, remplaça Langlès dans le sein de la Commission, n'avait pas été étranger au choix de cette question.

Personne, ni en 1824, ni les années suivantes, ne fut en état de présenter une réponse satisfaisante. Le prix fut doublé, puis triplé. Enfin, en 1827 le prix, porté à 3600 francs, fut adjugé à Schleiermacher, dont nous avons déjà vu le nom dans un précédent concours.

Nous faisons suivre, d'après les procès-verbaux, qui ne sont pas sans présenter quelques lacunes, l'emploi du prix Volney durant les années suivantes.

En 1829, la question proposée fut : *Analyse raisonnée du système grammatical de la langue basque.*

Prix décerné à M. Darrigot, prêtre supérieur du grand séminaire de Bayonne.

1830. — *Quels sont les caractères logiques ou grammaticaux qui distinguent le nom verbal et les adjectifs verbaux de l'infinitif et des participes.*

Prix décerné à Guido Görres, de Munich. (C'est le fils de l'écrivain politique et mystique.)

1831. — *Établir un système régulier de transcription pour les idiomes de l'Inde dont les alphabets sont dérivés du devanagari.*

Prix décerné à M. Eugène Burnouf. L'épigraphe qu'il avait choisi était : *Non obstant hæ disciplinæ per illas euntibus, sed circa illas hærentibus.*

1832. — *Déterminer le caractère propre des idiomes vulgairement connus sous le nom de celtiques, en France et dans les Iles Britanniques.*

Prix décerné à M. Edwards.

1834. — *Déterminer le caractère grammatical des langues de l'Amérique du Nord connues sous le nom de Mohegan et Chippaway.*

Prix décerné à M. du Ponceau, résidant à Philadelphie.

En 1836, un changement se produit dans le libellé du programme. La Commission déclare qu'elle allouera le prix à « l'ouvrage de philologie comparée qui lui paraîtra le plus digne parmi ceux qui lui seront adressés ».

Prix décerné à M. Pictet, pour son mémoire sur l'affinité des langues celtiques avec le sanscrit.

Cependant il semble que des réclamations s'étaient fait entendre. On reprochait à la Commission d'avoir perdu de vue l'idée de Volney, qui était essentiellement, disait-on, l'invention d'un alphabet universel. En présence de ces doutes, la Commission, dont la composition, dans l'intervalle, s'était en grande partie renouvelée, résolut d'étudier la question à fond. Elle pria un de ses membres de rédiger un rapport.

Eugène Burnouf fut chargé de cet exposé. Nous en avons le texte, qui se compose : 1° d'un historique du prix ; 2° de propositions pour l'avenir.

Le rapporteur fait observer qu'à aucune époque on n'a perdu de vue l'idée d'un alphabet universel, et qu'à plusieurs reprises, des mémoires ayant cet objet avaient été couronnés. Mais le testateur avait également prévu des sujets d'une autre sorte, puisqu'il parle d'encourager l'étude philosophique des langues et puisqu'il déclare que tout travail éminent en ce genre pourrait être récompensé. La Commission ne se reconnaissant pas le droit de trancher la difficulté, le rapporteur propose de s'adresser au Gouvernement pour obtenir une interprétation qui fasse loi à l'avenir.

Le rapport est adopté à l'unanimité par la Commission.

Le 18 avril 1842, M. Villemain, ministre de l'instruction publique, répond que rien, dans les termes du testament de Volney, ne s'oppose à ce que la fondation serve à récompenser des travaux tendant soit à l'étude comparée des éléments du langage, soit à l'étude approfondie de telle ou telle partie, de tel ou tel aspect des langues orientales. Une seule exception est faite : celle qui vient du testateur lui-même, relativement à la langue française.

En conséquence, la Commission déclare qu'elle tiendra toujours ouvert le concours relatif à l'alphabet, mais qu'elle n'en fera plus mention, et qu'elle récompensera l'ouvrage de *philologie comparée* qui lui paraîtra le meilleur parmi les

ouvrages, tant imprimés que manuscrits, qui lui seront adressés.

C'est la formule dont la Commission se sert encore aujourd'hui. Elle rompait définitivement avec l'usage de mettre des questions au concours ; elle ouvrait en outre la lice dans les conditions les plus larges, puisque aucune restriction relative à la nationalité ou à la langue des concurrents, ni au sujet choisi par eux, n'était prévue.

L'effet de ces prescriptions libérales ne tarde pas à se montrer. Dès l'année suivante (1843), huit ouvrages sont envoyés. Les procès-verbaux, rédigés depuis cette époque avec un soin particulier, contiennent des appréciations, quelquefois assez détaillées, qui ne sont pas dénuées d'intérêt pour l'histoire de la science.

Il est vrai que nous avons à constater, pour cette même année 1843, un oubli assez étrange de l'exclusion prononcée par Volney ; le prix est décerné à M. Benjamin Lafaye, pour son ouvrage intitulé : *Synonymes français*. M. Lafaye fut même couronné une seconde fois un peu plus tard. Le même oubli se renouvelle quelques années après, à l'occasion du livre de M. de Chevallet, sur l'origine et la formation de la langue française.

Voici quelques-uns des ouvrages qui, dans le cours des années suivantes (1842-1860), ont fixé le choix de la Commission :

1842. — Benfey. *Dictionnaire des racines grecques.*

1844. — Pott. *Les Tsiganes en Europe et en Asie.*

1846. — Sjögren. *Dictionnaire ossète-allemand.*

1847. — Ernest Renan. *Essai historique et théorique sur les langues sémitiques en général et sur la langue hébraïque en particulier.*

1849. — Max Muller. *Comparative philology of the indo-european languages* (manuscrit).

1851. — Steinthal. *Description d'une famille de langues appartenant à la race nègre.*

1852. — Gaussin. *Du dialecte de Tahiti.*

1856. — Faidherbe. *Langues de la Sénégambie.*

Une mention est accordée à :

BUSCHMANN. *Langues de l'Amérique septentrionale.*

HENRI WEIL et LOUIS BENLŒW. *Accentuation latine.*

1857. — MIKLOSICH. *Grammaire comparée des langues slaves.*

1859. — BUSCHMANN. *Langue des Aztèques.*

1860. — HANOTEAU. *Grammaire de la langue tomachek.*

On peut donc dire que la fondation Volney a servi à récompenser quelques-uns des plus éminents représentants des études de linguistique. Les intentions du testateur ont été remplies. La Commission n'a d'ailleurs jamais laissé échapper une occasion de rappeler l'idée première de Volney. Encore cette année, à côté d'un ouvrage sur la grammaire slave, elle couronne le travail d'un jeune savant, malheureusement mort avant d'entendre proclamer publiquement son prix, qui propose un système de transcription pour les noms géographiques : M. Christian Garnier.

Pour terminer cette notice, il reste à énumérer les noms des académiciens qui ont fait partie de la Commission, depuis la fondation jusqu'en 1860 :

ACADÉMIE FRANÇAISE. — Comte Daru, Destutt de Tracy, Andrieux, A. Jay, Dupin, de Feletz, Raynouard, Mérimée, Patin.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS. — Silvestre de Sacy, Abel-Rémusat, Ant. Caussin de Perceval, Quatremère, Saint-Martin, Amédée Jaubert, Eugène Burnouf, Hase, Langlois, Mohl.

ACADÉMIE DES SCIENCES. — Cuvier, Flourens.

ERRATA

Bulletin n° 44, p. v, l. 3 du bas, au lieu de -φγ-, lire : -φy.
P. xvij, l. 17 du bas, — *chantantes*, — *chuintantes*.
P. xxiv, le nom de M. Wilbois a été omis par erreur sur la liste des membres présents à la séance du 26 juin 1897.
P. xxiv, l. 2 du bas, au lieu de *sanscrite*, lire *savante*,

Bulletin n° 45, p. xcij, les lignes 1-3 doivent être remplacées par les 7 lignes ci-dessous :

— Elu membre de la Société le 30 juin 1894; vice-président en 1896; président en 1897; membre perpétuel.

Bovier-Lapierre, professeur honoraire de l'Université, 2, rue de l'Asile, quartier de Bel-Air, Mâcon (Saône-et-Loire). — Présenté pour être membre de la Société le 9 juin 1871 ; bibliothécaire du 25 mai 1878 au 1er janvier 1879.

Boyer (Paul), professeur de langue russe à l'École spéciale des langues

TABLE DU TOME X DU BULLETIN

		Pages
Liste des Membres :	Au 30 juin 1897.	xxx
— —	Au 1er avril 1898.	lxxxix
Élection de nouveaux membres.		iij, iv, xij, xx, xxj, xxiij, lxxiij, lxxxiij, cxlij, cxliv, cxlv, cxlvij
Composition du Bureau :	Année 1897.	v
	Année 1898.	lxxvi
Procès-verbaux :	Séances du 18 novembre 1896 au 26 juin 1897.	jj
—	Séances du 20 novembre 1897 au 5 mars 1898.	lxxj
—	Séances du 19 mars au 18 juin 1898..	cxxxix
Administration :	Rapports annuels (1896, 1897). .	iv, lxxv
—	Arrangement avec l'éditeur de la Société.	xiv
—	Échange de publications.. . .	xviij, xxiv, cxlij
—	Acceptation du legs James Jackson.	lxxij
Bibliothèque :	Ouvrages offerts à la Société (1896-1898).	xxvj, lxxxvj, clj
Nouvelles et Correspondance :	Création d'un laboratoire de phonétique expérimentale au Collège de France.	ij
—	Congrés des sociétés savantes (1897-1898).	iij, lxxiij, lxxv
—	Thèses de M. Meillet.	xiv, cxlv
—	Mort de M. d'Abbadie.. . . .	xvj
—	Communication de l'Université de Nebraska.	lxxxji
Discours :	De M. Boutroue en prenant la présidence..	vij
—	De M. Boutroue en quittant la présidence..	lxxviij
—	De M. Emile Senart à l'inauguration de la statue de Bergaigne.	clx

Pages

DISCOURS : De M. Michel Bréal (id.). . . . clxv
— De M. Barbier de Meynard (id.). clxviij
— De M. Victor Henry (id.). . . clxxj
— De M. Michel Bréal à l'inauguration de la statue de Volney. clxxvij
— De M. Paul Boyer (id.). . . . clxxxviij

NÉCROLOGIE

Le Dr THOLOZAN, par Amédée Querry. . . . . cxxxvij

ARTICLES

BRÉAL (Michel). Notice sur le prix Volney. . . . cxc
CHARENCEY (H. de). Iberica. cix
— Des noms de métaux en basque. . . cliij
PERNOT (Hubert). Quelques formes curieuses du néogrec.. cxx
RAMBAUD (J.-B). Des rapports de la langue yoruba avec les langues de la famille mandé. l
— De la détermination en wolof. . . . . cxxij
TOURNIER (Ed.). Note sur un vieux proverbe. . . lxx

COMMUNICATIONS *

ARBOIS DE JUBAINVILLE (H. d'). Les inscriptions dites gauloises de la Narbonnaise. . . . xxiv
— Latin *currus*, allemand *Ross*.. . . . cxlj
— Le nom du frère et de la sœur en grec. cxlix
BOUDET (H.). Étymologies languedociennes. . . . lxxxiij
BRÉAL (Michel). Gaulois βρατουδε. . . . . xxj
— Lat. *calumnia*. . . . . cxlvij
— Lat. *radius*. . . . . cxlviij
— Lat. *arcera*. . . . . cxlviij

* Ne figurent pas dans cette table : 1° les communications sur lesquelles le procès-verbal ne donne aucun détail ; 2° celles qui ont paru en original dans les *Mémoires* ou le *Bulletin*, à moins que les auteurs ne les aient complétées verbalement ou que leur lecture n'ait donné lieu à des observations détaillées au procès-verbal.

Pages

BRÉAL (Michel). Lat. *odi*. . . . . cxlviij
— Etrusque *θevrumines*. . . . . cxlviij
CHARENCEY (H. de). Les noms des rois de Rome. . xviij
— La langue mame. . . . . xxj
— Basque *maka, mako*.. cxlix
— Le nom de la Maurétanie.. cxlix
DUVAU (Louis). Irlandais *cert*. . . . . ij
— Allemand *Schloss, schliessen;* irlandais *dún, dúnadh*. xiv
— Allemand *Gift*. lxxiv
— Traitement de $n + y$ roman en français. lxxxv
FINOT (Louis). Sur un passage du Râmâyana. . . lxxxij
GRAMMONT (Maurice). Français populaire *caneçon*. . xix
— Lithuanien *devintas*. xix
GRÉGOIRE (A.). L'infinitif sanscrit en *-tum*.. . . . xvij
HALÉVY (Joseph). Grec ναρδός, κάρδαμον. . . . . xvj
— Grec σμάραγδος. . . . . xviij
— Sanscrit *maní-*. xix
— Perse *dibir*. xx
— Sanscrit *suvarna*. xx
— La légende de Darius. . . . . lxxxij
— Mots phéniciens passés au grec.. . . lxxxij
— Étymologies araméennes. lxxxv
— Turc *galay*. . . . . cxlij
— Le culte du feu chez les Araméens. . cxlij
— Araméen *qanishqân-in*. . . . . cxlij
— La légende de la naissance des abeilles. cxliij
— *Carthago*. . . . . cxlvij
— Sanscrit *hrûdur*. . . . . cxlvij
HENRY (Victor). Breton *migourn*.. cxl
— Breton *dôgan, kilevardon, dalif*. . . cxliv
— Latin *forsitan*. cxliv
— Un cas de jargon alsacien. cxlix
LEJAY (Paul). Κέρνος, *cerniculum*. lxxiv
— Français *tamis*. lxxiv
— Alphabets numériques latins. . . . cxlj
LE NESTOUR (Paul). Breton *racris*. lxxxiv
MEILLET (A.) La nasale sonante indo-européenne en slave. . . . . ij
— Traitement de $m + y$ en grec. . . . ij
— Les parfaits attiques à aspirée. . . . v
— Gothique *kuntha*.. . . . . xxiij
— Les verbes latins en *-io*. . . . . lxxvij
— Formes analogues du patois du Berri.. cxxxix
— Grec ἵημι. . . . . cxlvj

Pages

MONTMITONNET (Jacques R.). Le dialecte de Pskov. . xvij
MOWAT (R.). Le nom propre *Narabutin*. xx
NIEDERMANN (Max). Le préfixe latin *ue-*. xxv
PARIS (Gaston). Une remarque de Scaliger. . . . v
PARMENTIER (Le g^al^). Les dialectes rhéto-romans. . iijj
— Breton *glin*. . . . . cxliij
PERNOT (Hubert). Un procédé grec de divination. . ij
— Le vocalisme tsaconien. . . . . xij, lxxxvj
— Tsaconien ἀθί.. cxxxix
PLANTA (Robert de). Osque *casit*. xv
PSICHARI (Jean). Grec médiéval ἐποῖκα. xi
— *Apare leba*.. xx
— Le dialecte crétois au XVIIe siècle. . . xxv
ROUSSELOT (l'abbé). Français *fener, faner*.. . . . iij
— Altérations phonétiques dus à la paralysie bulbaire. . . . . iij
— La prononciation des nasales. . . . xiv
— Distinction des voyelles et des consonnes. xv
— *Nasale* + *yod* dans les langues romanes. . . . . xvij
— Changement de *zn* en *sn*.. . . . . xxij
— Expérience de phonéidoscopie. . . . lxxvij
— Le verbe *fuir*. lxxxiv
— Les voyelles nasales en ancien français. cxl
— *kl* en gallo-roman. . . . . cxliij
— Le démonstratif *ce*, *ça* dans le patois de Cellefrouin.. . . . . cxlvj
— Français *affre*. . . . . cxlvj
— La diphtongue *oi*. cxlix
— Les dialectes du parler parisien. . . cxlix
SOURDILLE (Camille). Grec στόμαργος.. xxv

Chartres. — Imprimerie Durand, rue Fulbert.